

mœbius 154

MAIS
L'ENNUI
NOUS
PREND
PARFOIS
PAR
SURPRISE,



COMME
UNE MÉLANCOLIE,
LE RETOUR DE CET ANTIQUE
AMOUR DU RÉEL

C'est dans l'heure bleue des choses que nous vous convions pour ce numéro, au moment de la journée où Saturne nous fait baigner dans une lumière qui n'appartient plus tout à fait au jour, ni tout à fait à la nuit. L'ennui est-il l'occasion de retrouver dans le réel un éclat de vie qui nous aurait échappé dans le temps? Dans la langueur de ce moment, sans doute sommes-nous plus prompts à nous laisser prendre. Mis en scène, l'ennui peut aussi nous ravir en sursaut. Faire un pas de côté vers la mélancolie, laisser errer son âme l'instant de retomber, peut-être, amoureux du présent. Dans cet entre-deux temporel, nous avons les pieds sur un tremplin qui peut nous mener au mieux comme au pire, avec devant les yeux l'encre de la mélancolie, et la perte comme moteur.

Mais l'ennui nous prend parfois
par surprise, comme une mélancolie,
le retour de cet antique amour du réel

Mœbius

N° 154

Été 2017

Mais l'ennui nous prend parfois par surprise, comme une mélancolie, le retour de cet antique amour du réel

Numéro dirigé par Jean-Philippe Michaud et Chloé Savoie-Bernard

Le thème est une phrase tirée de : Nicolas Lévesque et Catherine Mavrikakis, *Ce que dit l'écorce*, Montréal, Nota bene, 2014, p. 76.

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives Canada

3^e trimestre 2017

ISSN : 0225-1582

ISBN : 978-2-924781-02-9

ISBN PDF : 978-2-924781-05-0

Les propos tenus dans ces textes n'engagent que leurs auteurs.

Mœbius

2200, rue Marie-Anne Est

Montréal (Québec) H2H 1N1

revuemoebius.com

revuemoebius@gmail.com

Imprimé

Abonnements : revuemoebius@gmail.com

Diffusion pour le Canada :

Gallimard ltée

3700, boul. Saint-Laurent

Montréal (Québec) H2X 2V4

514 499-0072

Distribution : Socadis

Diffusion pour la France et la Belgique :

DNM (Distribution du Nouveau-Monde)

30, rue Gay Lussac, 75005 Paris (France)

librairieduquebec.fr

33 1 43 54 50 24

Numérique

Abonnements : sodep.qc.ca et erudit.org

Distribution : sodep.qc.ca et vitrine.entrepotnumerique.com

Archives : erudit.org

fiction

- 9 **Planter des arbres**
Thomas Desaulniers
- 43 **Mère**
Jessica C.
- 53 **Les profanateurs**
Antonin Mireault-Plante
- 73 **Les enfants bleus**
Carl-Keven Korb

poésie

- 7 **Le reste**
Méline Schoenborn
- 19 **La démolition du piano**
Nathalie Boisvert
- 25 **Une autre manière de se battre**
Charles Dionne
- 41 **Le goût des heures sombres**
Kareen Martel
- 49 **Dans les retailles**
Camille Readman
Prud'homme
- 63 **Il faudra beaucoup de petits fruits pour que le réel advienne**
Gabrielle Roberge
- 71 **A-t-il neigé dans les couloirs**
Clémence Gachot-
Coniglio
- 81 **La pluie en ordre alphabétique**
Michel Pleau
- 85 **Regard oblique sur l'ennui**
Émélie Provost
- 97 **Lettre au père Noël**
Nicholas Giguère

les yeux fertiles

- 35 **Sollers contre le terrorisme**
Jean-Marc Beausoleil
- 87 **Que le temps d'enlever ma robe**
Laurence Pelletier

lettre à un écrivain vivant

- 107 **Lettre à Nicholas Giguère**
Pierre-Luc Landry

LE RESTE

Mélina Schoenborn

en trente-neuf

amours à Memel
dans une petite chambre blanche
la mer Baltique
lèche la fenêtre
draps rêches
et corps cagneux
sur le lit froid
comme les instruments
de la sage-femme
une maison pour filles-mères
fera le reste

en soixante-neuf

amours rue Montcalm
dans une voiture rouillée
la pluie scintille
sous le lampadaire

les gestes sont étriqués
comme la boîte
à gants
du docteur Morgentaler
une salle d'attente vide
fera le reste

et aujourd'hui

les larmes
encore neuves
de mes ancêtres
dans le tissu honoré
de mes mains

ruisseaux de famille
les récits s'écoulent
puis s'évaporent

ils vivent dans mon haleine

PLANTER DES ARBRES

Thomas Desaulniers

Mon réveil a sonné et je l'ai cogné.

Je me suis senti et je puis. Mes yeux me démangeaient. Je me suis levé puis rassis, puis levé à nouveau. J'ai enfilé mes caleçons de la veille, le même pantalon et une chemise à carreaux. J'ai attaché mes bottes. À mes pieds, il y avait une chaussette rose. Mon téléphone a sonné. C'était mon frère :

— On arrive, là.

J'ai vu mon lit dans le miroir au-dessus de la commode. Le drap contour était défait.

Sur la chaise, dehors, le soleil m'éblouissait. J'ai composé un message sur mon téléphone, puis fermé les yeux un instant. Il aurait fallu me broser les dents. J'ai rouvert les yeux et j'ai vu la voiture de mon père.

Le banc à côté de moi était abaissé et des planches dépassaient du coffre, ainsi qu'une pelle et du grillage. Mon père et mon frère parlaient de la circulation et de leurs rêves. J'ai reçu un message texte ; j'ai souri et répondu. On était sur l'autoroute à présent. Mon frère a inséré dans le lecteur un disque que je connaissais par cœur. Je me suis endormi contre la fenêtre.

J'ai rêvé à ce disque.

Je me suis réveillé alors qu'on dépassait un centre commercial le long d'une route sans nom. Il y avait un Subway et un RadioShack, et tous les autres magasins. Les essuie-glaces fonctionnaient par intermittence. On a traversé un village.

— Ah shit.

Émile a porté son téléphone à son oreille. Mon père mangeait une pêche.

— Allô, heille, je pense que j'ai oublié de fermer le four...

Quelques secondes ont passé.

— Je m'excuse... Je suis niais... Bye.

Émile a soupiré.

— J pense que j'ai oublié de fermer le four en partant de chez Laurence. Estie.

Mon père a avalé sa bouchée :

— Elle était pas chez elle ?

— Non, elle était en route vers son yoga.

— Elle a dû le voir, elle l'a sûrement fermé.

— Non, elle déjeunait avec son amie au restaurant ce matin.

— Ah, elle est sortie avant toi ?

— Non. Mais elle est pas nécessairement passée par la cuisine.

— Ah.

Émile tenait son cellulaire à deux mains. Mon père a insisté :

— Elle a dû le voir en sortant.

Des deux côtés de la route, les arbres formaient une haie compacte. Émile a posé son coude sur le bord de la fenêtre et la main sur son menton.

Plus loin, devant une maison blanche à deux lucarnes, un homme s'était arrêté et parlait avec un couple de vieux sur le balcon. Il était au bas des marches et faisait de grands mouvements en direction de la rue. Les vieux restaient assis dans leurs chaises berçantes, visiblement importunés, leurs mains vissées aux accoudoirs. La femme nous a suivis du regard comme on passait ; l'autre, en continuant de gesticuler, avait posé son pied gauche sur la marche du bas. En avant, la conversation se poursuivait :

— T'sais, je pense pas que ça soit tellement dangereux s'il y a rien dans le four. Il va s'éteindre et rester à la même température, pis se rallumer de temps en temps.

— Tu penses ? Je l'avais mis à broil.

— Oh. Broil, c'est une autre histoire.

Émile a détourné les yeux, anxieux. Mon père a capitulé :

— Je sais pas.

Émile regardait son téléphone, alors j'ai fait pareil. Il n'y avait rien à voir. On est arrivés à une intersection et la voiture a ralenti. Mon père a demandé à Émile de regarder la carte, puis il a tourné. Quelque chose me tracassait :

— Qu'est-ce que t'as mangé, coudonc, qui demandait que t'ouvres le four pour déjeuner ?

— Un genre de croque-monsieur. Ben un croque-monsieur pas de viande. Laurence appelle ça un monsieur fromage.

— Ah. Ha ha ! Ç'a l'air bon.

Un peu plus loin, mon père s'est fâché parce qu'Émile assurait mal son rôle de copilote. On avait manqué un virage. À ce moment-là, le téléphone de mon frère a vibré :

— Ça sent la fumée partout mais rien a brûlé.

— Bon.

Bientôt, on a tourné à droite au bout d'une route de gravier, et mon père a annoncé :

— Là, on a l'impression d'être creux pour vrai.

On a traversé un dernier village et tourné à gauche devant l'église. Puis, on y était. La voiture s'est engagée en cahotant sur un chemin de terre que la mauvaise herbe avait presque effacé, au milieu d'une prairie bordée par une érablière. Le ciel était gris et bas.

Une centaine de mètres plus loin, le chemin contournait un fossé et donnait sur une autre prairie, séparée de la première par un étroit bosquet. À la lisière du bois, tout au fond, était stationnée une roulotte jaunie.

— On va avoir les clés la semaine prochaine.

On a continué en silence sur le chemin qui descendait toujours, passé un petit hangar jusqu'à l'entrée d'un verger clôturé. On est descendus.

Dans cet enclos avaient été plantés 170 poiriers et autant de pommiers. Les plus grands faisaient tout juste six pieds et les plus petits dépassaient à peine des herbes hautes. Beaucoup étaient morts.

On est sortis du verger par son autre extrémité et on s'est enfoncés dans une broussaille plus épaisse encore, à la naissance du bois.

— Je regrette d'être venu en shorts.

Notre père nous a menés à un ruisseau clair mais presque tari, qu'on a suivi jusqu'à une rivière également très basse dans son lit de galets.

— Il a pas beaucoup plu ces derniers jours.

Le ciel se dégageait. On remontait le même ruisseau et mon pas était lourd. À un endroit où la ravine s'élargissait, mon père nous a expliqué qu'il voulait construire un barrage, et il nous pointait les arbres qu'il allait falloir couper pour que le soleil réchauffe l'eau.

On s'est enfoncés dans le bois. J'avais mal à la tête. Là où on se trouvait, le sol de la forêt et le bas des arbres étaient couverts d'une épaisse mousse verte. Entre les bouleaux et les hêtres, on distinguait une petite clairière baignée de lumière.

J'ai senti qu'il fallait dire quelque chose :

— C'est vraiment de toute beauté ici. C'est le grand rêve, franchement. Félicitations.

Mon père souriait.

De retour au verger, on a vidé le coffre de l'auto et on est remontés.

— Je meurs de faim.

On est partis. J'étais assis à l'avant, cette fois, et j'essayais de nous guider en suivant à l'envers les instructions imprimées. Émile ronflait la bouche grande ouverte.

Au Royaume de la patate, la propreté des lieux figurait sur le menu parmi les cinq valeurs qui assuraient le succès du restaurant. On avait à peine bu nos cafés quand le téléphone d'Émile a vibré et qu'il s'est éloigné pour répondre. À la télévision, il était question d'une chasse à l'homme dans les rues de Longueuil. Nos assiettes sont arrivées et Émile est revenu l'instant d'après. Laurence n'était pas

fâchée et il n'avait que d'éloges pour ses frites; il était de meilleure humeur. Il n'y avait pas de cheveu dans nos assiettes.

Avant de rentrer à la terre, on s'est arrêtés à une pépinière récupérer une centaine de pousses de différentes essences. La femme au comptoir nous montrait où on se trouvait sur une photo des lieux prise d'un hélicoptère. C'était une très grande pépinière. Quand les arbres deviennent trop gros et que personne ne les achète, ils les coupent tous: c'est plus rentable ainsi. Mon père, sur le chemin du retour, était accablé :

— Ils coupent leurs arbres quand ils sont trop gros...

Revenus au verger, on s'est mis au travail. Mon père construisait une grande cage rectangulaire pendant qu'Émile et moi creusions un trou d'une superficie équivalente et d'une profondeur d'environ un pied.

Le soleil brillait et la tête me tournait à chaque pelletée, mais mon frère était vaillant pour deux, tout d'un coup, et le trou avait fini par se creuser. On l'a rempli avec de la terre plus meuble. À quatre pattes tous les trois, on y a planté les pousses: des chênes, des noyers noirs et des cendrés, quelques peupliers. On a posé la cage ensuite, censée repousser les mulots, et en me relevant j'ai cru que j'allais m'évanouir.

Le tuyau était à sec et il aurait fallu la clé du hangar pour l'alimenter. Mon père nous a tendu des seaux et on a marché jusqu'au ruisseau 300 mètres plus loin. Le sol du verger était inégal et mes chevilles flanchaient presque à chaque pas. Le retour était plus pénible encore, avec nos seaux qui pesaient une tonne et le soleil couchant droit dans les yeux. On a fait l'aller-retour deux fois. À la fin, la terre sous la cage était toute noire et boueuse.

On a visité l'érablière dans la pénombre naissante, puis on est partis. C'est Émile qui conduisait, et notre père était à l'arrière. Le soleil déclinait derrière les nuages et on essayait de deviner, avec les lueurs, où se trouvait l'ouest exactement. Quand on a rejoint l'autoroute, il faisait nuit.

Je n'avais pas voulu prendre le volant, mais je ne m'endormais pas non plus. C'était peut-être l'autoroute – peut-être était-il impossible de s'endormir à une telle vitesse. C'est de ça qu'on a commencé à parler, avec mon frère, même s'il n'avait pas tellement d'opinion sur le sujet. On a partagé comme ça une série de réflexions qui ne suscitaient chez l'autre aucune réaction. Notre père ne disait rien. La radio jouait à bas volume et j'ai tendu l'oreille quand un journaliste est revenu sur la chasse à l'homme de Longueuil. Il s'agissait d'un drame conjugal. Un suspect avait été appréhendé.

Plus tard, on est revenu sur l'incident de l'avant-midi :

— C'est drôle que t'aies pensé à ça. Je veux dire, c'est drôle que t'aies pensé, une heure plus tard, que t'avais peut-être pas fermé son four.

— Ouais. Ben, une chance ?

— Non. Ben, oui. Mais comment c'est arrivé, t'sais ? Comment c'est arrivé que tu penses : « Shit, j'ai pas fermé le four » ?

— Ah. Ben, en voyant papa manger une pêche, je me suis aperçu que j'avais pas vraiment faim, que j'avais bien mangé ce matin. Fait que j'ai pensé à mon déjeuner. Pis c'est ça, là.

— C'est drôle. C'est drôle que tu te sois souvenu que t'avais oublié.

Après ça, on était lancés. On a parlé de nos amis communs, de l'école qui recommençait bientôt, de Laurence, et de Mélodie.

— Tu dois avoir hâte qu'elle rentre.

— Hm. Ouais.

Émile a détourné les yeux de la route une seconde, vers moi ; il s'attendait sûrement à plus d'émotion.

— Je compte les jours.

Il y a eu un moment de silence. J'ai jeté un œil à l'arrière. À la radio, c'est l'émission culinaire qui commençait. J'ai baissé le volume un peu, avant de renoncer complètement et d'appuyer sur « CD ». L'album qu'on avait écouté à l'aller a recommencé, en sourdine.

On a changé de sujet ; discuté, je crois, de politique. Puis, Émile a encore parlé de Laurence ; de combien il s'était ennuyé pendant son séjour à Brest l'automne dernier. Je l'écoutais.

Tout ce temps, notre père, à l'arrière, ne disait rien. Je me suis demandé s'il s'était endormi, et je sentais qu'Émile se posait la même question. Il faisait noir. On continuait à parler. Émile a dit :

— Argh, je commence à être tanné de faire de l'auto, moi. C'est loin, pareil.

— Ouais ? Ça s'endure, je trouve.

— Mais toi tu conduis pas, non plus. Je commence à être raqué.

Pendant un moment, je suis resté silencieux. J'avais reçu un message texte. J'ai observé un instant les mots sur

l'écran. Je me suis calé dans mon siège, et j'ai prêté attention au frottement du cuir, au son que ça faisait. J'écoutais le roulement des pneus, le ronflement du moteur et, plus sourde encore, étouffée, la musique.

J'ai effacé le message.

Peu de temps après, le téléphone d'Émile a sonné et il me l'a tendu. C'était notre mère. Je lui ai dit qu'on était presque arrivés; que la terre était de toute beauté. Elle m'a fait dire à son mari qu'elle se couchait, et qu'elle nous souhaitait bonne nuit.

Plus tard, la voiture a ralenti, puis s'est arrêtée devant chez moi. J'ai rassemblé mes affaires et mon père m'a remercié d'être venu. Je lui ai dit que c'était naturel. J'ai dit :

— J'ai hâte de voir à quoi ils vont ressembler dans quinze ans, quand même, ces arbres-là.

Je leur ai souhaité bonne nuit à tous les deux et je suis sorti.

LA DÉMOLITION DU PIANO

Nathalie Boisvert

je ne savais pas mon amour
qu'un jour j'écrirais ce texte dans une chaleur caniculaire
avec un ventilateur trouvé aux poubelles brassant molle-
ment de l'air chaud
assise sur ce vieux divan noir que tu avais lorsque tu étais
un étudiant pauvre
je ne savais pas
qu'un jour
dans un appartement improbable un quartier improbable
parmi
les cris d'enfants au loin
ces enfants qui ne sont pas les miens
je ne savais pas qu'un jour tout ceci deviendrait tellement
lointain tellement imprécis
mon amour
que je ne saurais plus faire la différence entre ma vie
ta vie nos vies ou un film vu quelque part dans une
salle sombre à vingt ans avec un garçon dont je ne me
souviens plus du nom
je ne savais pas

seule
Millie ta grand-mère elle était
semblable à toutes les grands-mères elle avait des robes
informes à fleurs
les cheveux jaunis fatigués des rides en quadrillé le grand
visage inquiet des yeux
de faïence
elle ne souriait pas beaucoup elle aimait
parler prendre le thé
Millie je restais avec elle
elle était francophone elle avait perdu
son père durant la grippe espagnole à l'âge de cinq ans
l'usage normal de sa jambe une jambe un peu plus courte
que l'autre la polio elle avait perdu
toujours perdu un ou deux chats qu'elle appelait en bras-
sant une boîte de nourriture ils avaient
des noms de poupées dans la cuisine il y avait
un grand tableau avec
Pearly Sasha Girly Sandra and Lynn et un système compli-
qué pour savoir
qui
était
entré
ou
sorti
elle avait perdu sa langue Millie quand sa mère était morte
dans ses bras
en accouchant d'Oncle Joe perdu lui aussi
toute seule dans la cuisine Millie à huit ans avec sa mère
morte et un bébé naissant
sa langue
le français

Millie je restais avec elle dans le petit salon avec
 un arbre de Noël tellement gros qu'on avait l'impression
 d'être assises dans la forêt et
 Millie me parlait elle aimait
 parler
 des sœurs qui l'avaient élevée du froid des dortoirs et de
 l'énorme fournaise à charbon
 dans laquelle on lui avait dit que Satan vivait et
 qu'il fallait toujours placer le sel et le poivre
 un bras de distance de chaque convive lorsqu'on mettait
 la table et
 on mangeait des coffee cakes au chaud
 pendant que les autres et toi mon amour vous partiez cou-
 rir dépenser vos sous
 dans de grands et gros centres commerciaux pleins à cra-
 quer de tueurs en série potentiels de germes de fous fu-
 rieux en cravate de femmes à talons hauts de musique
 trop forte d'odeurs de burgers de barbe à papa de bret-
 zels de chocolats de popcorn vaut mieux
 rester ici

Mildred elle est morte toute seule en silence dans un petit
 hôpital de campagne elle dormait et j'espère j'espère
 que c'était chauffé à l'électricité
 alors ici devant moi devant mes yeux dans la chaleur
 insoutenable de mon quatre et demi
 le souvenir
 du piano
 démoli
 de Millie

je ne savais pas mon amour que les souvenirs pouvaient
devenir
des scènes de film des poignards
dans la gorge
Millie avait marié un musicien il s'appelait Oumpa elle
m'avait dit il était heureux heureux il travaillait
dans une imprimerie avec de l'encre de l'encre noire plein
les mains toutes les semaines
il était mort jeune trop jeune du cancer
trop de produits chimiques
il partait travailler loin revenait tard le vendredi et puis
sortait son banjo et elle s'asseyait au piano et ils chantaient
et les enfants dansaient et les voisins aussi et lui il était
hongrois comme toi mon amour et l'encre sur ses mains
ne partait jamais complètement Millie me disait les
mauvaises langues les insultaient lorsqu'ils sortaient de
l'église un immigrant et une boîteuse et lui elle l'avait
aimé tout de suite à cause de la musique dans ses yeux
et du sourire qui ne le quittait jamais il travaillerait fort
pour elle il avait promis parfois l'encre laissait des taches
sur les draps immaculés que Millie faisait blanchir au
soleil et parfois sur sa peau à elle
Millie
une blonde au teint clair avec des yeux de faïence
alors ils sont là debout dans le sous-sol de la maison ils
regardent le piano dont personne ne sait jouer le piano
de Millie avec le banjo de Oumpa appuyé dessus et un
arbre de Noël décoré on dirait un autel un hommage aux
morts
elle est à vendre la maison et
sur le gazon il y a

des lutins de Noël des bibelots d'animaux trouvés dans des boîtes de thé Salada, des présentoirs à condiments des robes d'enfants des poupées russes polonaises indiennes japonaises inuites, des petites maisons des livres de recettes des rideaux de douche jamais ouverts des jouets pour les chats emballés dans le cellophane des jouets de bébés des choses des décorations d'été d'hiver de printemps des bonhommes de neige en plastique des flamants roses des petits tapis Welcome Home Sweet Home des cintres recouverts de tissu des napperons en petit point

le piano
 lui
 est resté
 à l'intérieur
 personne n'en veut
 ils
 le roulent sur l'herbe et
 parmi l'orgie de plastique inutile
 mon amour
 tu prends un marteau
 et je voudrais à cet instant précis commettre
 un assassinat
 tu prends
 la hache et
 tu frappes
 avec les dents appuyées sur la lèvre d'en bas
 comme lorsque penché sur moi

tu frappes
une volée de notes blanches éclate
notes désaccordées dans l'indifférence des passants qui
fouillent
dans les restes de la vie de Millie
désormais gratuite tant de douleur pour rien
tu frappes
et il ne reste plus rien bientôt
ni de Millie
ni de moi
en larmes
dans le silence
de mon appartement en désordre

UNE AUTRE MANIÈRE DE SE BATTRE¹

Charles Dionne

1.

je suis en route
vers les paroles
vers un autre moyen
de les mettre en ligne
qu'elles se disséminent

c'est le moment

le temps n'est ni au cynisme
ni à la démission

1. Note de l'auteur: Les poèmes suivants sont le fruit d'une expérimentation d'écriture avec le logiciel d'un téléphone cellulaire Samsung S5 Neo visant à prévoir le prochain mot utilisé dans un message. À l'image de l'écriture automatique et de l'écriture spontanée, le travail s'est donc déroulé en deux temps : (1) laisser le téléphone parler et (2) travailler le texte source, modifier sa forme, supprimer des vers, en ajouter.

bien au contraire
le site est en train de s'ériger
s'écrivent les remarques finales
pour la suite du monde
s'active une population qui est en mesure
de vous voir
aussi

lumière des gens
feu de camp
phares
vers les tanières
du monde

2.

je vais laisser la parole
au micro

les mots suivants ont fait des miracles
ont inspiré les gens de tous âges

et lorsque je me lèverai
les autres seront aussi disponibles sur demande
à la moindre notification
à un clic de distance

loups solitaires
groupes
meutes
foules

3.

l'écran est la destination
où se sont matérialisés
tous les mondes
rhizomes
hameaux
écosystèmes
métropoles

où les partages instantanés
les échanges
animent la prochaine génération

la consommation sur place
pave la course des autres

je rêve de tous les mondes

nos provinces
forums de discussion
sites de rencontre
réalités virtuelles
planètes

n'ont besoin d'aucune succursale

4.

nos données personnelles
augmentent sans cesse de valeur

géolocalisation
messages
photos
actualités
découvertes
polémiques
manifestes

nous unissent
nous les brandissons

nous sommes tous le même
réseau
système
l'interface d'une même machine

nous sommes ensemble

5.

nos maisons seront ici
mobiles
leurs pièces jointes les unes aux autres
nos musiques berçant nos chambres
nos cuisines nos toilettes
connectées
le terrain le champ de la collectivité
bâti sur le chantier
de nos commentaires

6.

les familles ont accès
à une base de données différente
à ce moment
où tout a un sens
un autre regard
où les forces s'unissent

c'est une autre façon de se battre

le couple jour après jour renforce ses liens
la structure comprend bien plus
que la somme de ses parties

pour survivre croître s'élever
dans les mondes du dehors
du dedans et de la cybernétique

les murs extérieurs de leur maison
imposent le respect
l'intérieur couve et peaufine
la mise à jour au quotidien

les enfants ne cessent d'être conçus
projet de couple
de vie
ils installent bien haut
les standards les images à projeter
la posture à adopter
tout est amour bonheur jeu
sérieux futur emploi tâches ménagères

ils sont élevés dans le labyrinthe
des fils d'actualité
où couples et célibataires
se livrent bataille
ils y ont été préparés très jeunes

7.

nous ne tournerons pas
éternellement en rond
quelques personnes finissent toujours
par s'arracher au sillon des pas
où la foule nous aspire
ceux-là celles-là
nous sauveront

nous les suivrons
et de ce mouvement naîtra
l'idée d'une vie
de voyage entre les astres découverts
de suivre la lumière

là où nous irons
les racines prendront
atteindront le sol sous les déchets
les fils électriques
le métal tordu et les sacs de toutes les couleurs

là où nous irons nos paroles
nos voix parleront de douces musiques
familles et enfants érigeront nos palais

là où nous allons

la vie est une bonne idée

SOLLERS CONTRE LE TERRORISME

Jean-Marc Beausoleil

Je trouve chez Philippe Sollers le même plaisir que j'avais, enfant, à lire *Pif Gadget*. Il y a d'abord cette répétition régulière, l'éternel retour du même, le similaire qui n'est pas identique. Comme *Pif* paraissait toutes les semaines, Sollers publie tous les ans. Son ingéniosité verbale tient lieu du gadget, épatante bricole de plastique qui faisait mon bonheur – je me souviens surtout du fusil lance-boomerang qui – surprise! – fonctionnait, mais s'avéra si fragile qu'il se brisa au bout d'un seul après-midi d'une utilisation, il faut le dire, intensive. Sans aucun doute, j'ai joui, au fil des années à lire la prose musicale et rythmée de l'écrivain au fume-cigarette, d'un plaisir similaire à celui que me procurait le boomerang quand... il revenait pour de vrai! Mélange d'étonnement et de satisfaction qu'on éprouve à voir un magicien répéter le même merveilleux truc.

Le bonheur de lire Sollers s'apparente aussi à celui de lire les aventures de Doc Justice, l'un des personnages les plus marquants de l'écurie de *Pif*. Médecin sans frontière, troisième dan en jiu-jitsu, Doc Justice, toutes les semaines, soignait les populations négligées du tiers-monde et

cassait la gueule aux méchants qui les exploitaient. Un héros 100 % français de France. De même, dans tous ses livres, Sollers défend la grande culture et tabasse les ignares qui n’y comprennent rien.

Il ne saurait être question, ici, de caricaturer un écrivain qui s’y prêterait si bien, lui qui insiste toujours sur les mêmes traits. Sollers est vraiment formidable. Il a développé, au cours de plusieurs dizaines de romans et d’essais (les uns étant parfois difficiles à distinguer des autres, ce qui fait partie du charme), une éthique du lecteur, un existentialisme de l’esthète qui, s’ils font parfois grincer des dents, tiennent la route. En gros, ce qu’il nous dit, c’est que le monde est foutu – plein d’horreurs, de violences et d’injustices, sans parler des innombrables minables dignes de mépris qui le peuplent –, mais qu’il y a moyen de trouver le bonheur en se plongeant dans la lecture et l’écriture, d’une très athlétique manière si on se fie à son exemple, dans l’admiration des grandes œuvres, dans la fouille des archives historiques et artistiques, dans l’écoute de la musique (chez lui, particulièrement Mozart et Bach, mais chacun ses goûts – moi, je suggère Jelly Roll Morton).

Pour reprendre un de ses premiers titres, l’ensemble de ses livres constitue la *Théorie des exceptions*. Dans l’horreur ambiante, il est possible, pour reprendre un autre titre, de trouver *L’éclaircie* en devenant – encore un titre – *Les voyageurs du temps*. En effet, une bonne partie de la démarche de Sollers réside dans la découverte de pépites encyclopédiques et dans la mise en valeur de ces exceptions au marasme universel. Il mélange dans ses ouvrages des anecdotes croustillantes de la vie des artistes qu’il admire, des citations d’œuvres qu’il apprécie, des commentaires sur ce qu’on pourrait appeler *l’air du temps*. Il

compose ainsi un gigantesque collage qui tient à la fois de la biographie, de l'autobiographie et de l'essai critique.

Qu'on pense à ce gros livre composé de courts textes qu'est *La guerre du goût*, un de ses plus réussis, où il parle de ses plus grands amours, ceux dont les œuvres lui permettent non seulement de survivre au chaos ambiant, mais de trouver le bonheur malgré tout. Il explore ainsi Proust, Céline, Fitzgerald, Morand, Rimbaud, Warhol et compagnie. Suivront *Éloge de l'infini* et *Discours parfaits*, deux autres tomes composés eux aussi de courts textes critiques qui méritent qu'on s'y attaque – arche de Noé d'une certaine culture, où Sollers recueille les pépites de bonheur artistiques qui lui permettent de continuer sa route malgré tout, dans le déluge de la médiocrité.

Bien sûr, l'écoute d'une sonate de Mozart ne nous libérera pas de nos malheurs à jamais, mais la démarche artistique de Sollers se révèle si titanesque au fil des années qu'elle finit par convaincre. On peut concevoir son œuvre comme une sorte d'encyclopédie pop art de la culture dans laquelle il témoigne, à sa manière de dandy incorrigible et parfois irritant, de la joie de la vie de l'esprit, du bonheur de penser.

Le XXI^e siècle sera dix-huitiémiste ou ne sera pas, écrit-il. Point d'orgue pour cet amoureux des Lumières, mise en abyme dans l'œuvre sollersienne, sa biographie de Vivant Denon, intitulée *Le cavalier du Louvre*, raconte la trépidante aventure du fondateur du musée parisien, grand collectionneur d'œuvres d'art, porté lui aussi par le souffle encyclopédique et, en quelque sorte, figure tutélaire de toute l'œuvre de Sollers.

*
* *
*

Côté roman, les mieux réussis sont probablement *Femmes* et *La fête à Venise*. *Femmes* est son livre le plus drôle. J'en lis parfois l'incipit à mes étudiants, leur demandant ce que ça veut dire: «Le monde appartient aux femmes. C'est-à-dire à la mort. Là-dessus, tout le monde ment.» Il les laisse interloqués. Le second, *La fête à Venise*, met en scène un narrateur, l'*Homo Sollers* par excellence, qui prend part au trafic de tableaux, chante les mérites des impressionnistes, visite la correspondance de l'épouse de Monet. «Chacun fait ce qu'il peut avec la répression de son époque», peut-on y lire comme un leitmotiv qui revient de livre en livre. Monet, 68 ans, figure d'exception par excellence, peint trente-sept toiles lors de son séjour à la cité des Doges, travaillant de huit heures le matin à cinq heures de l'après-midi. Ce peintre séduit Sollers par sa vigueur, par son éternelle jeunesse, par la rapidité de son exécution et par sa touche qui n'est pas sans rappeler celle de l'écrivain lui-même, lorsqu'il est au meilleur de sa forme.

Évidemment, Sollers n'est pas toujours à la hauteur de ceux dont il commente les exploits. Il manque parfois de souffle, perché sur les épaules de géants comme Joyce ou Heidegger. Il publie de longs entretiens que des êtres visiblement transis d'admiration pour sa personne entreprennent avec lui. Il donne l'impression de vraiment beaucoup aimer s'entendre parler.

N'empêche, j'achève de lire son dernier, *Beauté*. Encore là, on retrouve la même pensée à l'œuvre dans *Complot* ou *L'éclaircie*: la beauté existe malgré l'horreur du monde. L'octogénaire parisien tient la route. «Rien de nouveau

sous le Sollers », a déjà plaisamment titré un critique du *Devoir...* Eh bien si, justement. Il parle, cette fois, pour la première fois, je crois bien, d'Aliénor d'Aquitaine, nouvelle pépite dans son tamis.

Et il a des propos étonnants au sujet des terroristes : « Que vous le vouliez ou non, ce sont des militants de la beauté que vous censurez. » Selon lui, c'est le manque de culture et la méconnaissance de la vraie beauté qui poussent des âmes perdues vers des solutions faciles, vers un absolu factice et vers des gestes d'une horreur sans nom. Eux aussi souffrent de la pourriture du monde. Seulement, ils prennent la mauvaise voie pour s'en sortir. Dans leur quête de sens et d'intensité, si les terroristes avaient croisé les toiles de Monet ou les textes de Fitzgerald, peut-être ne seraient-ils pas devenus des terroristes. Ils succombent à la règle générale de l'horreur parce qu'ils n'ont pas été assez nourris des exceptions de la beauté.

Cette façon de présenter les choses donne un coup dans les dents de ceux qui pensent que la culture n'est que de la tapisserie. Elle rend d'autant plus inquiétante la chute de popularité des programmes d'arts et lettres dans les cégeps. On retrouve ici, encore une fois, ce qui est son idée la plus forte, soit que la culture – la littérature, la musique, la peinture... – irradie d'une force spirituelle suffisante pour sauver la vie de qui sait s'y abreuver. Cette idée peut sembler un poncif, mais le mérite de Sollers est d'avoir su, dans plusieurs de ses livres, redonner souffle et vie à ce cliché. C'est toujours mieux que de voler un camion et de foncer dans une foule.

Enfin bref, si vous trouvez la vie parfois moche, voici un auteur qui vous rappelle que la beauté est partout, surtout à

la bibliothèque, dans une boîte de jazz ou au musée. Cessez de vous lamenter et allez voir Chagall, dirait Sollers, s'il vivait à Montréal. Et il aurait bien raison.

LE GOÛT DES HEURES SOMBRES

Kareen Martel

on laisse aux vaillants qui la convoitent
la force du jour
on se suffit
de la nonchalance des lueurs vacillantes
on est les perdants magnifiques
aux cernes couleurs d'aurores boréales
les souliers et les cent pas
ne nous manquent pas
on sait
que les nuits blanches
n'effacent pas les jours sombres
mais peut-être y aura-t-il en bout de ligne
une aurore véritablement renouvelée
ou mieux encore
une nuit de courtepintes et d'heures perdues
sans calcul ni attentes déçues
nos yeux voient mieux et plus loin
sans l'éblouissement de la trop vive clarté
entre chien et loup
dans la lente brunante
on passe le plus clair de notre temps
à sonder nos petites noirceurs

on a sorti l'insomnie de nos lits
en ne cherchant plus le sommeil
on s'est construit une maison de nos bras
elle est remplie de coussins
de matelas et de couvertures
il y a une porte
mais on se demande bien
pourquoi on sortirait de là
on essaie d'aller au bout
de nos réflexions ou de nos songes ou de notre ennui
veiller jusqu'à ce que les lignes de nos mains
soient obligées de changer leur tracé
un sit-in pour tenter d'occuper notre pensée
s'ouvrir
se laisser amollir au fil des heures
pour qu'une vision puisse s'infiltrer en douce
si jamais elle passe par là
rien ne sert de sortir sans elle
on a essayé
ce n'est pas que ça ne tournait pas rond
mais ça tournait en vain
on attend le grain dans l'engrenage
pour qu'on soit enfin obligé de le déboulonner
de petits matins
on n'en a plus besoin
on souhaite en fait
un crépuscule à perpette

MÈRE

Jessica C.

Siffler pour avoir l'air naturelle, prendre la statue de la sainte Vierge déposée sur ta petite table de chevet et la remettre à sa place, machinalement. J'ai peur. Je suis terrifiée par l'idée de te découvrir encore pendue dans une garde-robe et que, cette fois, tu sois bien morte. Aucune chance, pourtant, il n'y a pas d'endroits ici pour accrocher tes vêtements ou pour te suspendre. Ma hantise prend racine dans l'humiliation de ne pas t'avoir sauvée plutôt que dans l'angoisse de te trouver là, étranglée. La honte remonte en moi comme un retour d'ascenseur, elle me saisit, me piège, m'étouffe. Elle me rappelle l'inertie de mon enfance où j'étais réduite à la panique, soumise à ton rêve morbide de nos deux corps dénudés traversant le cortège de la fauche, inséparables. Tu étais obsédée par cette symbiose dans la mort. Cette idée, je le sais maintenant, n'était pas née de l'amour, mais de l'horreur que tu avais de la solitude, de ta dépendance envers moi. Au-delà de ma volonté, une synergie persiste entre nous, je me surprends encore à répéter tes gestes répugnants : chiquer, crachoter, renifler.

La honte revient en souvenirs asphyxiants.

La honte assimile.

Aujourd'hui, dix ans plus tard, dans cette chambre à l'odeur forte de médicaments, je te trouve changée. Mes symptômes sont anachroniques, je n'ai plus de repères pour me rallier à toi. Mon sifflement n'est pas dégagé, je siffle sur ton silence. Tu t'en aperçois, peut-être, puisque tu fais ce geste particulier : prendre ma main. Lentement, tu m'amènes à la fenêtre et observes avec insistance la vie en bas. Rien de précis, tu embrasses l'extérieur comme on emplit ses poumons d'air avant une longue traversée sous l'eau. J'ai l'impression que tu m'as attendue tout ce temps pour voir dehors, que mes yeux te sont indispensables pour lire le monde. Dans ton innocence et ta vieillesse, tu es presque belle. « Ton regard, c'est le même. » L'homme qui a parlé se tient dans l'embrasement de la porte. Soulagée qu'on interrompe ce moment où la complicité entre nous s'installait à nouveau, je m'attache à son regard. Il continue à bavarder. Vraisemblablement, il s'adresse à moi. Selon lui, c'est un drôle de hasard de me croiser ici, alors qu'il n'est pas revenu au pays depuis quinze ans. Il avait beaucoup pensé à moi, mais surtout à une histoire étonnante qui s'était déroulée sous ses yeux, « une vraie poésie », clame-t-il. Il s'excuse d'avance de m'avoir épiée, avoue que son désir de me raconter ce souvenir est plus grand que son orgueil. Tu t'assois, prête à écouter. Je me tais. Pour une fois, tu sembles t'intéresser à moi.

« Tu avais les cheveux blonds, ébouriffés, les mains fines comme la porcelaine, l'iris émeraude. Malgré la délicatesse de ta physionomie, tu étais une enfant redoutée. Une lucidité glaciale t'accompagnait en toutes circonstances. Même

lorsque tu t'esclaffais, tu photographiais les alentours, tu avais le regard oblique, des traits sévères, des gestes délibérés. Cela effrayait. Cette fausse désinvolture. L'impression de guetter un danger, de savoir quelque chose de diffus mais de profond, laissait les autres dans la crainte d'un événement quelconque, prémédité de ta part, inévitable, alors que rien ne survenait. Tu incarnais la tentation et le mystère, et, tel le feu, on cherchait ta chaleur sans se sentir bien. Soit parce qu'on était trop proche et qu'on étouffait, soit parce qu'on était trop loin et qu'on cherchait à t'atteindre. En ta présence, les gens vivaient dans une angoisse latente sans comprendre la provenance de leur malaise, sans comprendre que c'était toi l'objet de leur agitation.»

Je me reconnais quelque peu mais ne me souviens pas de cet homme. Je fouille sur ton visage une expression pour m'aider à l'identifier : tu le fixes, impassible, envoûtée par le timbre caverneux de sa voix.

«Bref. Un jour, tu es sortie de ce mutisme. Tu as dénudé ton cœur comme si le soleil venait de te frapper violemment et que tu réagissais au contact de ses rayons sur ta peau. Tu croyais être touchée par la grâce alors que tu te laissais simplement aller aux joies de la jeunesse. À neuf ans, tu t'étais éprise d'une autre époque, incarnée par un jeune garçon. En vacances à la plage, l'auto dans laquelle nous roulions était tombée en panne devant chez lui. Son père nous avait invités à téléphoner. Le paysan, douze ans à peine, t'a conduite jusqu'à sa chambre étroite. Vous restiez tous les deux muets. Les mots n'auraient, de toute façon, pas servi, ils auraient seulement mis en évidence le fossé qui vous séparait : toi, petite fille de la ville. Lui, enfant de la terre. D'ailleurs, il avait l'air fasciné par cette nouvelle présence en territoire isolé. Il semblait vouloir te fondre dans le paysage.

Je t'ai rappelée à l'ordre, du bas des escaliers. Et je suis monté. Les pupilles dilatées, tes yeux ont commencé à battre des larmes, refoulées contre tes paupières. Ta lèvre supérieure tremblait à petits coups de hoquets. Tes mains se déposaient l'une sur l'autre. Ta tristesse était assumée par ce regard que tu portais droit devant toi, sur lui, sans chercher à dissimuler ton affliction. Étrangement, cette peine évacuait la douleur du passé: elle t'appartenait, à toi et à toi seule. Le jeune garçon a joint ses mains aux tiennes, avancé son visage et soufflé sur tes cils brillants et humides. Il t'a laissée ainsi dans la chambre, amoureuse et aimée.»

Avec calme, je circule dans cette minuscule pièce où un étranger dévoile ma nature fragile. Je te regarde furtivement, mère, pauvre femme, toi qui désertes le monde, mais épouses le mien. Je navigue sur ce souvenir d'enfance qui fausse tous les autres. J'aimerais le revoir en boucle, qu'il soit le seul rappel de mon origine. L'identité de cet homme n'est plus importante. D'ailleurs, il fixe le sol, complètement épuisé par son discours, bouche ouverte. Tu es dans la même disposition, sauf que tu es toujours assise. Je me dirige vers toi, je crains que ton corps penché vers l'avant ne tombe mollement sur le béton. Je me demande pourquoi je ne te laisse pas mourir, pourquoi je ne t'empoisonne pas. Mon désir le plus grand est de retrouver ce surhomme capable de me faire pleurer et de m'émouvoir. Je n'ai plus envie que tu sois une autre, seulement que tu ne sois plus là, le jour où je le retrouverai. Oui, je serais prête à te tuer cette fois, plutôt que d'attendre l'*accident*. Je n'ai plus honte de ta maladie maintenant que je suis certaine de ne pas être malade. Cet individu l'a bien confirmé, une personne m'a aimée. Je te déteste d'avoir empêché cet amour. Décidée à te les faire avaler, je prends les médica-

ments disposés à côté de Marie, cette mauvaise mère qui n'a pas voulu de son enfant, elle non plus.

« Monsieur Prévost, que faites-vous là à déranger Madame Bolduc avec sa visite ? »

L'infirmière me regarde avec un air désolé.

« Monsieur Prévost aime raconter des histoires, j'espère qu'il ne vous a pas trop importunée. Il a été un grand écrivain, malheureusement, il ne peut plus écrire. On le laisse fabuler. Ça calme les patients de l'entendre. »

DANS LES RETAILLES

Camille Readman Prud'homme

parfois, à force de ne pas être racontées, certaines choses s'éloignent et se transforment en secrets involontaires. tu te retrouves alors avec des fragments de ta vie ou de celles des autres qui ne sont ni graves ni importants, mais simplement disjoints. tu te retrouves avec des endroits de toi que tu ne fréquentes plus, avec ce que tu as appris et dont tu te souviens toujours. tu te retrouves avec le nom des capitales du monde que tu avais mémorisé avec passion pendant des mois, avec les répliques d'un film que tu connais par cœur, avec la langue des charpentes et des outils que ton frère t'a montrée. tu te retrouves avec des gammes de piano, des codes de fruits et légumes, avec quelques mots d'allemand et plusieurs d'espagnol. tu te retrouves avec toutes sortes de souvenirs qui sont aussi de possibles collisions, et parfois en flânant parmi eux tu penses que tu ressembles à un garage, tu entroposes dans ta tête ce qui est hors d'usage, et tes connaissances deviennent aussi inutiles que les décorations de Noël au mois de mars.

souvent quand tu penses à ton enfance se dessine une plaine, une clairière, non parce que tu as grandi dans l'herbe mais parce que tu te trouvais alors dans un espace dégagé où il n'y avait encore rien d'accidenté. il y avait la coulée des jours et peut-être l'ennui; il y avait les hauteurs inaccessibles – comptoirs, four, table, fenêtres – et la proximité de ce qui tombe; il y avait le sentiment de forêt qui te prenait quand tu te trouvais dans des rassemblements d'adultes et que leurs jambes comme des arbres couvraient ton horizon; il y avait le choix entre dessiner et regarder des émissions, mais il n'y avait pas encore le risque des décisions déterminantes. tu n'avais pas à expliquer tes retournements, car tu n'en connaissais alors aucun, mais plus tard tu as dû choisir une direction, quelquefois tu es allée vers des lieux et tu t'es aperçu qu'ils n'étaient pas pour toi, et aujourd'hui quand tu rencontres des gens que tu ne connais plus tu ne sais pas comment t'y prendre, tu te retrouves face à tes abandons et tes regrets, il te faudrait te résumer, mais cela te comprime, alors tu parles plutôt par fragments, tu dis ce que tu as fait hier ou aujourd'hui et l'année dernière s'évapore.

parfois aussi tu aperçois les écarts des autres, mais c'est alors une tout autre chose, les justifications se transforment en étonnements. tu te rappelles le jour où tu as appris qu'une de tes collègues avait été championne d'escrime et qu'une nuit elle avait décidé de tout arrêter, tu te souviens de l'après-midi où un ami t'a confié que pendant sa jeunesse il avait été gros et que cela l'avait empêché d'être tranquille, et souvent te revient le moment où une personne dont l'assurance t'intimidait t'a révélé qu'elle était en fait rongée par l'angoisse. tu te souviens aussi de ce que tu as su par déduction, tu revois les savoir-faire qui t'ont indiqué d'anciennes passions: la maîtrise de nœuds complexes qui t'a dévoilé les années de scoutisme d'une amie, la connaissance des prières qui t'a révélé la foi révolue de ta tante. tu te souviens de toutes les fois où l'image que tu te faisais de quelqu'un a changé, car à tous les coups les gens te sont apparus plus vastes et aussi plus denses que tu ne le croyais.

LES PROFANATEURS

Antonin Mireault-Plante

Dans leur petite maison de la ville de M..., son père, dont elle ne gardait que peu de souvenirs, avait cédé la place à cet inconnu venu de nulle part. Entre les deux un temps incalculable avait passé, peut-être long, peut-être court. Mathilde, beaucoup plus jeune, avait posé sa petite tête sur l'épaule neuve et lui avait présenté sa poupée. Les mailles étaient liées. Laurie, elle, percevant encore le moule vide de son père qui passait lentement, comme perdu, d'une pièce à l'autre, n'avait pas su quoi répondre lorsque son amie Sandrine lui avait demandé comment était son « nouveau père ». Avait-on jamais considéré un étranger comme un « nouveau père » ? La question absurde, sans réponse, lui avait laissé le sentiment d'une usurpation, d'un vol. L'expression elle-même lui semblait impossible, une erreur syntaxique.

Il jouait au ballon avec Mathilde dans la cour, il touillait des sauces, il tondait le gazon, il réparait la clôture, mais Laurie, qui l'observait aller à droite et à gauche, n'était pas convaincue. Sa façon d'animer la poupée de Mathilde, ce qui amusait tant sa petite sœur, lui infligeait des sentiments de répulsion et de dégoût qu'elle ne s'expliquait pas très bien.

À l'école, son institutrice l'avait accueillie avec un grand sourire. Elle lui avait même caressé les cheveux en lui disant que tout irait bien maintenant. Laurie avait le sentiment que tout le monde avait été informé de ce qui se passait chez elle. Elle avait eu un frisson en voyant M^{me} Girard lui sourire et lui caresser la tête de sa grande main habituellement si lointaine, si académique, faite pour écrire au tableau ou pour lever le doigt en l'air. Un midi, elle lui avait demandé de l'accompagner à son bureau, elle avait quelque chose à lui dire. M^{me} Girard ne cessait jamais de sourire. Laurie l'avait suivie dans les couloirs en imaginant son sourire qui les précédait toutes les deux. Elles s'étaient assises l'une en face de l'autre, puis M^{me} Girard avait voulu confier un secret à Laurie. Quand j'étais petite, avait-elle commencé en souriant, j'ai perdu mon père. J'ai grandi sans mon père, ensuite, ma mère s'est remariée. Au début, c'était difficile, mais après, je me suis habituée, et je l'ai considéré comme mon père. Un père, Laurie, ce n'est pas seulement un être biologique, c'est une éducation, une *présence*. Tu verras, tout ira bien. Laurie avait remercié son institutrice puis était allée dîner à la cafétéria. Elle imaginait encore le sourire doux de M^{me} Girard, qui paraissait si contente pour elle, et ce sourire la terrifiait. Laurie pensait que M^{me} Girard ne souriait pas pour la raison qu'elle disait, qu'elle souriait trop et qu'elle souriait surtout pour autre chose, quelque chose de confus. Dans la cafétéria, les enfants mangeaient, des bouts de sandwiches tombaient de leur bouche, ils buvaient à même de petites pyramides de lait tiédi. Elle avait trouvé dans son sac un sandwich étrange, inhabituel. Avec un frisson de dégoût, elle avait compris qu'il avait été concocté par *lui*. Elle avait jeté aux poubelles l'assemblage de pain hideux et s'était

servi une soupe au comptoir, mais ne l'avait pas touchée. La nausée ne l'avait plus quittée de la journée.

Ce n'est qu'au soir, assise à la table de la cuisine où elle faisait ses devoirs, qu'elle avait compris. En voyant cet homme tourner dans toute la pièce, en percevant sa présence qui occupait toute la maison avec son petit sourire dénué de sens et de raison, le regard vide, et en voyant sa mère tourner autour de la cuisine avec le même regard vide et le même sourire satisfait d'on ne savait quoi, ce sourire qui ne lui appartenait pas, et en voyant Mathilde couchée tranquillement devant la télévision, parlant à sa poupée, elle avait compris que cet homme était quelqu'un d'autre, ou autre chose qu'un homme, et que sa mère, pareillement, n'était plus sa mère, elle était devenue autre chose qui avait gardé l'enveloppe extérieure de sa mère. Alors, tout s'était écroulé dans sa tête: Sandrine, M^{me} Girard, même la pauvre petite Mathilde. Les gens qu'elle connaissait n'étaient plus eux-mêmes, ils avaient été remplacés. Elle avait couru jusqu'à sa chambre et s'était enterrée dans son lit, morte d'angoisse. Elle avait essayé de s'abîmer dans le sommeil mais elle était dérangée par les bruits, amplifiés, de la télé, du souper et des voix inhumaines.

Elle avait entendu des pas légers dans les escaliers, puis quelqu'un avait ouvert la porte, était venu s'asseoir sur son lit. Une voix sans timbre avait dit qu'elle comprenait et que tout allait s'arranger, qu'il fallait juste accepter les choses comme elles étaient. Laurie avait glissé un œil vers la forme de sa mère, ombre opaque sur le contre-jour du couloir aveuglant. Il fallait seulement s'habituer. Sa mère était ressortie depuis quelques minutes quand d'autres pas s'étaient fait entendre, des pas qui s'étaient arrêtés devant sa porte. Laurie avait vu deux ombres obstruer la mince

fente lumineuse, le dipode semblait hésiter, que faisait-il, puis il était reparti sans entrer. Cette nuit-là, Laurie avait rêvé de cet homme debout devant sa porte, elle le voyait de haut comme si elle flottait au plafond, il ne faisait rien, il regardait sa porte, il voyait à *travers* sa porte.

Le lendemain, elle s'était levée en faisant semblant de rien. Elle avait déjeuné, la table était silencieuse, puis elle était partie pour l'école. Mais au lieu d'y entrer, elle avait continué tout droit, croisant des élèves qui lui demandaient où elle allait et qui lui faisaient signe de les suivre. Elle avait croisé Sandrine, qui lui souriait sans rien dire. Il avait semblé à Laurie que les yeux de son amie avaient changé, qu'ils étaient plus pointus. Elle avait senti le regard de Sandrine dans son dos tandis qu'elle s'éloignait. En se retournant, elle avait vu plusieurs élèves qui l'observaient, plantés en ligne sur le trottoir, sans émotion. Elle s'était dirigée vers le terrain de football désaffecté en périphérie de la ville et s'était installée sous les estrades, d'où elle avait pu voir, à travers les fentes étagées, le soleil glisser puis rougir. La faim avait fini par la sortir de son trou d'ombre, et elle était allée au dépanneur, où Justin, le caissier, lui vendrait peut-être encore des cigarettes. En chemin, elle avait pensé qu'il valait mieux éviter tout contact avec *eux*, y compris avec Justin, mais il fallait bien qu'elle mange, et elle avait confiance en lui, elle ressentait pour le jeune caissier blond une certaine affection qui, elle le savait, l'aveuglait délicieusement. En la voyant entrer, il lui avait demandé si elle n'était pas censée être à l'école. Peut-être, avait-elle mystérieusement répondu, peut-être bien. Elle avait empilé sur le comptoir des sandwiches spongieux, des réglisses rouges, des emballages de *beef jerky*, une paire de lunettes fumées, et avait demandé, naturellement, un

paquet de Gauloises blondes avec des allumettes. Justin avait caché les cigarettes sous les sandwiches en lui faisant un clin d'œil. En sortant, elle avait vu son propre reflet dans la vitrine, son sourire timide et ses cheveux poussiéreux, son t-shirt blanc couvert de sueur que transperçaient ses jeunes seins bruns; elle avait serré le sac contre sa poitrine et en se tournant une dernière fois, elle avait vu Justin la regarder sortir en se mordillant les lèvres.

De retour sous ses estrades, dans la fraîcheur du soir, elle mâchonnait un sandwich tout en se remémorant Justin. Sans en avoir l'air, elle l'avait examiné et se demandait s'il avait été remplacé, lui aussi. Elle se souvenait de ses cheveux blonds, elle le voyait souvent passer, la fin de semaine, dans les champs de blé qui bordaient la ville. Il tenait une tige souple et raflait les têtes des blés qui dépassaient. Derrière lui, les herbes ressortaient égalisées. Il lui envoyait la main de loin. Après avoir fumé quelques cigarettes, couchée sur le dos, elle avait décidé que la blague avait assez duré et, sans doute encouragée par le souvenir de Justin, elle avait pris son sac et s'était dirigée vers sa maison. Elle avait probablement tout imaginé, elle était une adolescente avec trop d'imagination. Elle accepterait les choses comme elles étaient. En marchant sur la route centrale qui traversait la ville, elle voyait des gens assis sur les vérandas qui la regardaient passer; leurs yeux brillaient dans l'ombre. Dans une allée, elle avait vu un homme qui attendait. Il portait un costume-cravate. Un vieillard débraillé le regardait. Ensuite, une femme et un enfant les avaient rejoints. Puis un autre homme qu'elle avait déjà vu, un homme qui buvait beaucoup et traînait dans la ville, un vieux vicieux qu'il valait mieux éviter. Elle s'était arrêtée et observait à présent le groupe qui semblait se concerter

dans l'ombre, et ce qui la frappait était la disparité de ces individus, qui n'avaient strictement rien à voir les uns avec les autres : un homme correctement vêtu, apparemment bien de sa personne, un vieil ivrogne pervers, une femme et un enfant. Tout à coup, ils s'étaient retournés et avaient pris la direction de la rue, d'un seul corps, d'un seul mouvement. Effrayée, Laurie s'étaient enfuie en courant à toutes jambes. En se retournant, elle avait vu le groupe qui s'était arrêté pour l'observer. Elle s'était enfermée dans sa maison, qui devait lui offrir une impression de sécurité, mais, le dos contre la porte, haletante, elle avait vu sa mère, cet homme et sa petite sœur qui l'observaient sans rien dire. Personne ne lui avait demandé où elle était allée. Elle avait foncé tout droit à sa chambre et s'était cachée dans son lit.

Elle avait bientôt entendu les pas monter l'escalier, puis la porte avait laissé entrer une lumière brutale. Une masse s'était enfoncée dans son matelas, et la voix monocorde de sa mère avait dit que ce n'était pas grave, que tout irait bien, qu'il fallait seulement s'habituer. L'angoisse fond comme la glace au soleil, disait la voix désaccordée de sa mère. Tes problèmes disparaîtront, susurrait la voix de sa mère, tous les problèmes disparaissent. Il faut seulement accepter, il faut seulement vouloir. Où peux-tu aller ? C'est chez toi, ici. Ça ne sert à rien de se cacher. Laurie avait senti la main se poser sur sa tête, la caresse avait le même poids mort que celle de son institutrice, c'était la même main, c'était la même chose qui animait cette main morte. Laurie manquait d'air, elle allait exploser, la fenêtre l'appelait, son air frais, l'apesanteur momentanée, la liberté. Elle apercevait le visage de sa mère dans l'ombre : ses yeux aussi fixes que la pierre ; quelque chose se tenait derrière ces yeux et la regardait à travers les orbites de feu sa mère qui servait de masque à cette chose. Cette chose émanait des yeux de sa

mère vers Laurie, et elle était comme un grand vide silencieux qui venait vers Laurie et voulait entrer en elle par ses yeux. Laurie avait fermé les yeux puis sa mère était sortie, lentement, furtivement, de la chambre, et avait refermé la porte en laissant derrière une atmosphère nauséuse.

Pendant la nuit, Laurie s'était juré que c'était la dernière qu'elle passait dans cette maison, peut-être dans cette ville – mais comme *elle* disait, où pouvait-elle aller? Où se cacher? Elle avait rêvé qu'elle était couchée sur le terrain de football, seule, et que toute la périphérie du terrain était occupée par les gens de la ville, qui grouillaient dans l'ombre sans oser entrer dans la lumière. Une forme s'était pourtant approchée, une personne qui portait un masque blanc. Elle voyait ses yeux à travers les trous mal découpés, ses yeux étaient inexpressifs. Il s'était approché d'elle et la regardait à quelques centimètres de son visage. Il avait porté lentement la main à son masque, l'avait retiré, et le visage de Justin, souriant, était apparu. Il avait jeté le masque sur l'herbe, et dans les trous il y avait encore deux yeux immobiles qui les observaient. Laurie était paralysée par ce regard et elle essayait de prévenir Justin, qui continuait de sourire. Elle était captivée par son charme, mais chaque fois qu'elle le regardait, elle se rappelait le masque, sans jamais arriver à lui expliquer le danger. Ils s'éloignèrent tandis que le masque les suivait des yeux, Laurie serrait la main de Justin pour le prévenir mais il ne s'inquiétait pas, elle sentait le regard immobile, puis ils s'enfoncèrent dans l'ombre grouillante.

Les jours suivants, elle n'était pas rentrée chez elle et, sous les estrades abandonnées, elle avait regardé passer lentement les journées en se demandant si quelqu'un viendrait la chercher. Ce qu'elle espérait, peut-être, c'était

qu'une main tâtonnante la trouve dans l'ombre et la tire vers la lumière du jour, où les choses rentreraient dans l'ordre. Les criquets et les cigales se succédaient sans interruption, elle avait lu ses deux ou trois livres, elle avait même fait des devoirs d'arithmétique dans un cahier qui s'était glissé dans son sac. Tous les deux jours, elle marchait, le soir, jusqu'au supermarché, pour acheter des provisions avec son argent qui fondait bien vite. Elle avait évité le dépanneur, préférant l'anonymat du supermarché, au cas où pseudo Justin aurait eu vent de sa fugue. Ses pensées la portaient souvent à lui, il mangeait un sandwich à la crème glacée derrière son comptoir ou regardait dans le vide – mais il ne regardait jamais *vraiment* dans le vide ; devant ses yeux, il y avait toujours un objet, même invisible, qui le faisait sourire ou remuer des lèvres.

Un soir, un énorme camion s'était arrêté sur la route vis-à-vis du terrain de football. Il était resté là quelques minutes à faire trembler la terre, puis il était reparti. Le lendemain, une ombre de croix passait et repassait au milieu du terrain ; elle avait mis ses lunettes fumées : un aigle ou une buse, ou un mauvais présage, planait sous le soleil aveuglant. La nuit, elle rêvait du terrain de football immobile autour d'elle. Elle le voyait et l'entendait si bien qu'elle croyait être éveillée.

Dans un sursaut convulsif, taradée par la faim, elle avait fini par s'extraire de son trou et avait commencé à errer dans les rues. Elle avait traversé l'allée principale, puis le petit pont qui menait à la vieille ville. Traînant ses pieds sur le trottoir, elle avait vu un kiosque à hot dog. Elle en avait demandé un, sachant très bien qu'elle n'avait pas de quoi le payer. Elle l'avait englouti devant le tenancier qui l'avait regardée sans rien dire, et quand elle avait

eu fini, il l'avait laissée partir, les mains sur son comptoir. Les gens qu'elle croisait lui jetaient des coups d'œil discrets ou indifférents, d'autres la saluaient en lui disant que c'était une magnifique journée pour se promener. Elle sentait dans ces salutations et ces regards sereins l'ironie et la fatalité qui l'attendaient en bout de course. En périphérie, là où la vieille ville devenait lentement campagne, une clôture de bois pourrie, des chevaux qui s'ébrouaient en lançant leurs sabots dans leur dos comme s'ils étaient talonnés par des fantômes. Elle s'était assise sur la bande d'herbe grasse pour les observer. En courant, ils faisaient trembler la terre, ils se poursuivaient, se mordaient ou se caressaient.

Appuyée contre la clôture, elle voyait un immense cheval qui secouait son échine dans tous les sens comme s'il n'était pas d'accord et tournoyait autour d'un autre, qui devait être une jument ; plus courte sur pattes, trapue, les yeux tirés comme de grosses amandes, elle esquivait sans conviction ses lourds élans de charme. Un poulain ne la quittait jamais et restait à l'abri de son ventre. Fascinée par leur beauté, Laurie s'était demandé si les chevaux étaient encore des chevaux, ou si eux aussi... Mais ils lui avaient rappelé sa famille, elle avait cru voir en eux sa famille avant qu'elle ne devienne autre chose, et elle s'imaginait que sa mère, son père et sa sœur avaient été transplantés dans ces chevaux. Elle aurait voulu, elle aussi, avoir un corps de cheval.

Des pas derrière elle l'avaient pétrifiée, mais sans se retourner, elle avait su à qui ils appartenaient. Un insidieux bonheur engourdissait peu à peu ses membres, où agonisaient la crainte et l'énergie de la lutte. Alors, un des chevaux était venu l'examiner de plus près : il avait

reniflé sa main, blanche et osseuse, et avait expulsé de ses naseaux un grand coup de vent chaud. Le cheval s'était figé et avait scruté longuement ses yeux. Laurie elle-même avait plongé son regard dans la pupille énigmatique. Tout à coup, comme si elle s'était avancée trop loin dans ce regard, le cheval avait bondi en hennissant et s'était enfui, paniqué, vers les arbres, d'où il les observait d'un air inquiet. Laurie s'était tournée vers Justin, qui l'attendait, sur l'herbe immobile, et elle n'avait pu s'empêcher de le trouver beau, même si elle savait que son sourire n'était pas un sourire, que son visage n'était pas son visage. Le cheval avait vu quelque chose qui montait au fond de Laurie, quelque chose de vaguement menaçant, et il avait fui pour ne pas être pris à son tour.

IL FAUDRA BEAUCOUP DE PETITS FRUITS POUR QUE LE RÉEL ADVIENNE

Gabrielle Roberge

« Tout commence ici au ras de la terre »
Gatien Lapointe

1.

De fausses ardeurs
monstres lumineux
me tiennent les mains
dans une nuit sans air
 au matin
je n'ai d'autre choix
que de ramper
comme je peux
 sur la terrasse
 un bol de fruits
 arrosés de sucre
 et de pépiements

2.

Un homme marche dans mon jardin
je cherche en moi des gestes hospitaliers
quelques chants d'oiseaux
des sons entrent
des sons sortent

doigts gelés clé au cou
Gatien ou un autre

j'aime le calme entre nous

3.

L'écureuil a grimpé dans l'arbre
les yeux fermés
je n'ai pas voulu redescendre

par-delà la forêt
de petites sœurs bienveillantes
tirent sur ma robe *viens dépêche-toi*

dans le pli du vent comme des ombres
se cachent des nids douillets
où tout existe
tout devient

4.

Les bardeaux de la toiture retroussent
depuis la fonte
une mousse verte se répand
d'abord au Nord
puis au Sud
où il ne reste qu'une zone
intouchée
lisse
sans failles apparentes

il ne me reste plus qu'à cogner du marteau
faire entrer la brise

5.

Je suis un petit animal
blaireau ou fouine
creusant sans cesse
 affairé
et bien sûr
pourvu d'un peu de candeur
 pour la survie
je saisis le temps
que certains ne prennent pas
les deux pieds dans leur talle de bleuets
 je me refais

6.

Comment expliquer cela
sans avoir l'air d'une autre
 vieille et illuminée
le compteur d'Hydro tourne
mais c'est à peu près tout
je suis pleine de trous
 et pourtant

(je tiens
dans ce qui ondoie)

les châles se dressent
architecture pastorale

enfin un peu de pérennité

7.

Et parce qu'il faudra beaucoup de petits fruits
pour que le réel advienne
se montrer gentil autant que possible
les jours seront dotés de néons
fins connaisseurs des phénomènes de rosée
et de ramifications
nous nous aimerons dans le calme

A-T-IL NEIGÉ DANS LES COULOIRS

Clémence Gachot-Coniglio

A-t-il neigé dans les couloirs, dans les salons dans les chambres. Ai-je laissé couler ainsi qu'un vent tiède contre la neige, la mélancolie, les poèmes. Je mets des points pour empêcher de s'élever la question, volante, peau morte dans l'air, florale, danseuse.

n'y a-t-il rien pour rassurer ce soir,
n'y a-t-il rien
qui couvre les épaules

Les rues sont blanches, des pages à traverser qu'on souille, souiller la page comme je marche dans la neige. Comme j'y cours, pour ne pas manquer un hypothétique autobus. Que je manquerai. Ma course dans la blancheur que je broie comme doigts dans la farine, comme les mains de ma mère, que je briserai. Un peu. Ma course de dodelinant pingouin. Cette course qui ensanglante la langue. Moi qui patine avec grâce sur un lac de sang gelé, à quelques gestes d'une gorge tranchée.

Tout se veut celé dans la blancheur, tout est aux prises des mains endiamantées de l'hiver : foyer, vivace regard des écureuils, froides patounes des chats touffus qui courent, Saint Nicolas vieilli pour leurrer les chaumières. J'ai la neige verre brisé dans le regard, une pupille fendue par ce qui se défend de pouvoir disparaître.

Je retourne la peau des roses comme des gants, je les porte à rebours de mon cœur. J'attends le regard par-dessus l'épaule, celui qui ravive les morts : quand tout est bleu dehors.

Ici les rues se lavent d'hiver.

Ici je peux lécher le temps sur les murs, à hauteur de neige.

LES ENFANTS BLEUS

Carl-Keven Korb

Lavoie sortait de scène, parce qu'il ne savait pas faire autre chose il s'était arraché la peau pendant deux heures, sur les planches ensanglantées il avait laissé les yeux et les projecteurs lui fouiller la chair, entre muscles et tendons, il avait laissé les têtes s'étonner et s'émouvoir de sa viande crue mais là c'était fini, au coin du rideau il regardait les allées, tout ce qu'il voulait c'était rentrer chez lui et se pelotonner avec Chaman et boire son vinaigre en regardant un film mais on ne le laisserait pas faire, la salle était pleine de mâchoires, elles l'attendaient pour se jeter sur lui toutes dents dehors et lui balancer leurs valises pleines de contes, des contes à elles, et Quelle acuité ! et Ah ! Vous, monsieur, êtes dans le théâtre, le théâtre de la vie !

Des araignées tissaient, inlassables, invisibles, des araignées tissaient aux encoignures, au plafond, sous la scène, des pièges, toujours plus de pièges.

La salle se vida dans toutes sortes de vases. Des révolutions se fomentèrent aux creux des oreilles et des gorges. Des félins venus de l'espace asservirent l'humanité en se contentant de la regarder. Un garçon échappa sa glace dans le caniveau et le vrai drame se situait là. Lavoie reprit

connaissance debout, sous les réverbères, en mouvement. Il regagnait ses appartements, dans la pénombre il traversa la ville jusqu'à la rivière, sous le pont vert et rouille contre la première pile sur son matelas oublié il alla siffler son vinaigre et se pelotonner avec Chaman, et il regarda son film, celui de tous ses espoirs maculés, indestructibles – Lavoie, éveillé, rêva à ciel ouvert, d'ailleurs, d'immédiat et de durée, de sincérité.

L'eau coula. Le vent mordit. Sirènes, pleurs et rires éparés, ô cohue sans paupières, la ville, ses silences, ses cris. Chaman se métamorphosa. Chaman noir, roux, tonkinois, persan, touffu, ras, dégriffé, paresseux, électrique, allant et venant, chez lui partout. Lavoie ne parvint pas à s'endormir. Lavoie avait dormi la nuit, de ce sommeil à ouvrage honnête et admis, hier au siècle dernier, en époque de rire, où tout était si vert. Lavoie ne dormait plus autrement que debout au centre des autres. Le film défila, le film soupir, sa bande par cœur. Lavoie en murmura les répliques, dans le givre, toute la nuit. Le soleil se leva aux premières cloches et Lavoie l'imita, il quitta son appartement sans murs pour retourner jouer sur les places, dans les rues et les cafés, y répéter la véritable pièce, son quotidien somnambule. Il alla se heurter aux pavés, aux portes, aux pigeons divinatoires, aux miettes d'enfance sur les trottoirs, aux grands titres suceurs de sang, à la peur des yeux, à l'espoir du regard, aux cages sans barreaux, à l'expansion des conduits, à Chaman sur le conteneur, le balcon, l'arbre, chez lui tout le temps, Chaman une chance – et une minute ici, une heure là, aux cahiers, aux décors, une journée et soudain, déjà, ça n'est plus.

Lavoie se matérialisa sous une rangée d'ampoules, yeux dans les yeux avec lui-même miroir au tain coupant

aux traits hachés, et derrière la cornée, environnée de flammes, une immense fatigue. Lavoie sis en solitude pouvait entendre le bal des mâchoires, son bourdonnement, les Avez-vous vu *La métaphysique des viscères*? les J'ai préféré Lavoie dans *Sisyphes à la plage*! les J'ai faim, après on pourrait aller manger d'la moulée aux fraises pis s'boire des pintes de véronal? Mais il fallait encore s'ébattre, mettre à mort l'absence. Le bourdonnement faiblissait, le spectacle allait commencer. Le reflet cessa ses jeux fantasques. La lumière, les murs s'éloignèrent. Les sons cessèrent de rebondir. Le monde devint grotte, le monde devint tour avec, au centre, en contention, terrible d'amour, Lavoie. Par couloirs et escaliers, vallées, ruelles, prés et gués, lieux d'avant connus mille fois, Lavoie ressentit, Lavoie monta sur scène.

Le bois ne craqua pas sous ses pieds. Il n'y avait plus de planches, plus de bancs. Il n'y avait qu'une fratrie de fantômes. L'univers enserré dans le poing d'un enfant. Et Elle, sa silhouette. Les couleurs les formes qui vacillent sur son passage. Impossible à nier, Elle qui frappe dans l'obscurité des flots. Elle n'est pas dupe, Elle est empathique, Elle est sans complaisance, Elle est en colère, Elle est nécessaire, Elle ne mérite pas ça, Elle est là quand même. Lavoie plongea dans les images qui défilaient devant lui, en son cœur, sa chair. Lavoie s'arracha la peau. Et il joua comme il était.

Surgie comment, surgie d'où? Surgie. Sous le porche de l'auberge de la ville tonnerre. Dans le hall de l'ancien collège de nulle part. Au terminal d'arrivée de l'aéroport d'au-delà des mers. Toi pleine de mots et d'énergie dans le silence. Vie étrangère, de douleur, de peur, de tendresse, tireuse d'élite. Soignant mon tumulte avec ton souffle ta peau ta poésie. Même quand tu m'écorches la faim est trop

grande, je ne veux pas d'ailleurs. Fascination de toi. Toi marchant, courant, dansant, battant pavés et feuilles sur deux continents, pied blessé, pied vif. D'où sors-tu ? Grave en lucidité, réfléchissant avec le cœur, en joie, en angoisse, par elles, malgré elles. Et nos pensées, leur accord, leur confrontation. Et nos corps, leur langage, leur passion. Ma violence apparente, douceur voilée. Ta douceur apparente, violence voilée. J'ai voulu t'enlever, te porter, t'arracher. Se réchauffer coude à coude autour d'une blessure comme on le ferait d'un feu à la brunante.

Pardonne-moi.

Puis distension, brûlure de cigarette, changement de bande, coupure, il y a urgence soudain urgence toujours et les mouvements adviennent, s'imposent.

Regarde.

Regarde la course contre le souffle la course échevelée sur les plaines. Regarde le sexe avide l'évidence de nos corps emboîtés au grenier pendant que le monde sommeille. Regarde éclater l'orage écho au sud de nos rêves. Regarde la pluie consteller le bleu dont nous nous drapons. Regarde se déployer les colonnes dans la crise. Regarde folâtrer le cortège absurde depuis le balcon de toutes les fins et commencements. Regarde les rires exister malgré les ombres aux commissures des autres. Regarde advenir la connivence absolue en ces lieux rendus possibles en un sursaut là à l'encontre de tout ce qui aura été cru. Regarde se chercher les langues se chercher les mains se chercher les mots. Regarde les kilomètres de pensées et de gestes parcourus pour en arriver à nous et, surtout, tous ceux à avaler encore, qui nous avaleront. Regarde les caresses et les chuchotements dans le demi-jour des chambres tenta-

culaires. Regarde palpiter la pieuvre qui guette. Regarde le vertige qui est notre lot.

Partie comment, partie où? Partie. La pièce cri d'Elle qui n'est pas là. Après Elle Lavoie ne parvint pas à mourir. Malgré les films, malgré Chaman, malgré les hectolitres de vinaigre. Le jeu, la scène comme ultime ressource. Mais toujours, à un point, les fantômes se dissipent, la poigne de l'enfant se fait lâche, l'univers se répand, redevient, implacable, indifférent, et les planches, les bancs, les spectateurs émergent des brumes, la bande casse, les souvenirs tombent, tout se peuple d'insectes, pinces et mandibules, les bouches s'emplissent, se cousent. Dernières images. Il y a une fenêtre, ces anciennes fenêtres hautes à double battant. Il y a de la lumière, le jour qui entre. Et un pivot, un sourire qui s'éteint déjà sur les joues. Il y a Elle, une dernière fois.

Ses yeux bleus.

Ses yeux bruns.

Ses yeux verts.

Elle dit :

J'peux plus. C'est pas moi. J'en peux plus.

Et

Et rien.

Que des araignées qui tissent, inlassables, invisibles, des araignées qui tissent aux encoignures, au plafond, sous la scène, des pièges, toujours plus de pièges.

Elle Disparue.

* * *

Lavoie ne souleva pas le coin du rideau. Lavoie n'en pouvait plus de regarder aux coins des rideaux. Exsangue

d'avoir joué saoul d'absence il laissa les mâchoires les têtes le bourdonnement et il sortit par l'allée à poubelles, dans les rues.

Paroles indéchiffrables, couples et solitaires errants, électricité, moteurs, la ville, la ville ricane. Lavoie laissa une traînée de sang, traînée de rêves, en une manière de piste de conte, du théâtre à la rivière. Il ne retourna pas se coucher contre la première pile. Lavoie à quoi bon ne retournera plus se coucher. Il laissa croupir son matelas et son vinaigre et son film enfermés entre leurs murs invisibles et il s'engagea sur la passerelle piétonnière. Chaman le suivit, Chaman l'avait devancé, sur les marches, entre ses jambes, ronronnant, miaulant avertissements et imprécations. Lavoie marcha jusqu'au milieu du pont. Lavoie ne se souvenait plus de source sûre de la couleur de ses yeux. Chaman l'observait. Chaman avait adopté un homme et il l'étudiait. Comment ai-je pu oublier la couleur de tes yeux? Lavoie s'accouda au parapet.

Alors, la rivière. Le reflet des lumières de la ville dans les flots. L'estuaire, ses méandres, et les falaises du fjord noir argent qui s'ouvre. Vagues traîtresses sur les berges sur la pierre, leur son doux. Une embarcation à la limite du regard, chalutier muet, chalutier aveugle et à son bord, personne. Lavoie inspira. Lavoie expira. Souvenirs d'une nuit avec Elle, ici, juste ici. Sa chevelure folle sous les réverbères. Inventer des constellations. Se faire peur perchés en équilibre au-dessus de l'eau. Se manger la face comme des n'importe quoi. Lavoie fouilla dans son ventre et porta à ses lèvres les lumières qui y étaient coincées. Lavoie se raidit, il enserra le garde du parapet et il embrassa de son regard tout ce qui pouvait se voir où Elle n'était obstinément pas. Et il expulsa. Il cracha. Lavoie se mit à crier, de

toutes ses forces, pour voir, pour comprendre, pour rien. Chaman déguerpit vers un autre sujet d'étude. Le chalutier continuait à voguer aux confins des yeux. La ville était toujours la ville. Toutes choses étaient toujours elles-mêmes, terribles, inchangées.

Depuis le port sur les docks et du sommet des falaises on vit une lumière s'allumer au loin là-bas au centre du pont vert et rouille, un flash bleu blanc mauve qu'un éclair sans conséquence, une hallucination une question résorbée aussitôt posée, et sur la passerelle déserte, voletant au ras du béton, poussés par la brise riveraine dans l'oubli dans les flots, ces mots froissés, leur murmure dans la vallée :

*en souvenir
de l'hostie d'été
du crisse d'automne
trop beau
une pile de photos
annotées
dans ma peau
et ces griffes
sur ma gorge
faite pour autre chose
gaspillé gaspillés
en moulins
en labyrinthes
indignes
manèges à colère
dents cassées
la tête dans le mur
borgne*

*comme en tout
ce qui m'a gardé
en vie
je te le dis encore :
merci*

LA PLUIE EN ORDRE ALPHABÉTIQUE

Michel Pleau

à mon amie Nicole, 1942-2017

Je sais l'ennui et son insuffisance à nettoyer vraiment le paysage. Faut-il écrire, mettre la pluie en ordre alphabétique (ou presque)?

à présent les fenêtres s'apaisent

on protège cette image de pluie
attendant qu'un reflet ou un soleil nous tombe des mains
au creux de quelques phrases

au loin la respiration mouillée des fougères

c'est un grand silence
alors que le jour déplie si fidèlement
ce manque de feu et cette absence d'heure
ce moment précis

ce n'est pas vrai que la lumière est un objet renversé

chaque ligne avance
comme un animal
dans la pulsation d'un autre ciel
dans le fouillis des carreaux
dans les mains inconnues qui tremblent
de l'autre bord du monde

derrière chaque arbre
des imitations de vents
difficiles à reconnaître

écrire n'est-ce pas simplement s'avancer
en dehors de la pierraille

est-ce une lumière froissée

c'est à rebours parfois que j'écris
et quelqu'un vient me lire
tel un chemin de retour

voici que les oiseaux
habitent un étrange labyrinthe de vitres
ils s'aventurent courbés
ils rappellent des lettres détachées

j'ai trop de visages
je ne sais plus où me cacher

je voudrais m'approcher mais de quoi

jour après jour le poème attend
là où vivre est un verbe plus lent

la plupart du temps j'invente
le navire jamais revenu

le ciel est une photo oubliée

mais il arrive que le pont soit un miroir allégé

quelle est donc cette respiration
malgré la fatigue de l'averse

nous avons l'âge du désordre
nous en faisons l'inventaire
nous entendons battre sa rumeur

ombre qui rumine
nous te gardons intact dans nos poches

parfois je me retourne
pas encore terminé

comme s'il n'y avait pas le cœur à dévêtir
sous la longue récitation des pierres

un jour le silence sera une terre habitée
une pluie couchée
une voix de plus en plus mienne

REGARD OBLIQUE SUR L'ENNUI

Émélie Provost

ton corps
cheval battu sur le sofa

ta tête
en mode arrêt sur image

tu remets à plus tard
le film de tes angoisses

de temps à autre un pick-up
roule sur ta conscience
brouille le signal

QUE LE TEMPS D'ENLEVER MA ROBE

Laurence Pelletier

Elle se disait : oui, bien sûr je m'ennuie, mais ça n'aura qu'un temps, il va venir sur son cheval blanc.

J'écris à propos et à partir d'un texte lu dans un moment de profond ennui, celui qui accompagnait une solitude creuse et inquiétante. Ce texte parle de l'écriture et du jaillissement de l'amour dans l'horizon du quotidien, ce temps plat qui m'aveuglait et m'assiégeait, après qu'un garçon m'ait brisé le cœur ; ce temps vide, après que l'amour ait déserté et qui diluait ce que j'avais de volonté dans tous mes gestes. Stupéfaite par la douleur, je retournais incessamment dans ma bouche, sans pouvoir les digérer, les phrases, je ne comprends pas ce qui s'est passé, je n'arrive pas à y croire, comment ai-je pu me faire prendre, je n'arrive pas à y croire. C'est qu'il y avait eu trop de beaux mots, trop de belles choses, comment faire autrement qu'y croire. Devant l'entaille faite à mon cœur, le texte de Christine Angot s'est présenté comme une main tendue, mais qui gifle aussi. Puisque si dans *La peur du lendemain* ce temps-là de la solitude et de l'abandon concerne le désir de l'écriture, il a coïncidé chez moi avec celui de la lecture, comme un amour retrouvé.

* * *

... ça commence avec la peur.

Angot essaie d'expliquer ce que c'est que d'être occupée par la peur, par la peur d'être tuée, ce que c'est que d'avoir la chienne tout le temps, qu'il serait plus simple d'avoir la chienne et d'être un chien, car le chien, *quand il reçoit le coup de fusil, il tombe, son innocence est tellement évidente, l'injustice de le tuer crève tellement les yeux, que, bien sûr, c'est lui qui perturbe le plus les meurtriers en puissance.*

Ce texte parle du fonctionnement de la violence, de ce que c'est que d'y avoir une position bien précise, d'être différente, d'être marquée, d'être une cible.

Elle écrit que tout de suite elle s'identifie à la proie. C'est le chien, mais aussi le lapin que l'on traque. *Tu es un petit lapin, il y a des chasseurs et des lapins tu es un petit lapin.* Et je trouve ça intimement curieux le lapin, d'une justesse aussi et d'une pureté dans le symbole. Cette image me ramène à l'enfance, moi qui avais une peluche, un lapin blanc, que j'ai appelé Lapin, parce qu'il faut bien appeler les choses comme elles sont. Angot dit les choses comme elles sont elle aussi. Le chien est l'innocent, le lapin est la cible et *La dinde est un gros poulet, c'est la taille d'un bébé.* Elle le pose ainsi, avec l'évidence et la simplicité que ça a, pour montrer ce qu'il peut y avoir de trompeur dans les célébrations familiales, celles qui commémorent la mort du Christ, du Juif, d'une pauvre bête, ces réunions qui reposent sur *une joie macabre, qui précède le macabre, alors qu'on anticipe la dinde.* Chez elle, ce qui menace et inquiète, c'est le familier, le regroupement, les gens identiques, qui se reconnaissent entre eux, qui sont de bonne

foi, qui ont *une morale et un langage souhaitable, bonjour, au revoir, merci, et bonne année. Bonnes vacances, bonne rentrée, bonne chance, bon courage.* Les petits groupes de confiance qui se regroupent *pour tuer un gros. Pour tuer un intelligent, pour tuer un sensible. En tuer un qui a le petit plus. Ils se regroupent pour tuer.*

Dans *La peur du lendemain*, Angot évoque deux films : *Devine qui vient souper?* et *Le voyage de Félicia*. Elle fait remarquer que, dans le deuxième, ce n'est pas un hasard si le personnage de Bob Hoskins, un tueur en série, mange. Il cuisine, mange. Et il tue les jeunes filles. Et moi je pense à ce qu'écrit Nicole Caligaris à propos du cannibale japonais dans *Le Paradis entre les jambes*, qui a découpé et mangé sa collègue de classe : qu'il y a là, dans cette pulsion meurtrière, dans l'acte de la morsure et de la dévoration, une abdication du langage et de son pouvoir de distinction. Les mots et les choses se confondent, le moi et l'autre, la dinde et la fille. La bouche, dans ce mouvement d'assimilation, se déprend du langage. Chasser, tuer, ingérer, digérer. C'est la même voracité, dans tous les cas, qui façonne la langue de bois, la langue potiche, celle qui n'a aucun pouvoir de nomination, et qui lie les meurtriers en puissance entre eux. C'est cette langue qui nous revêt de *cette grâce qui fait de nous de la chair désignée.*

Il me vient en tête l'image de personnes qui ne communiqueraient qu'avec des bruits de salive qui coule, qu'on crache, qu'on ravale, de dents qui claquent et qui grincent, tsk, tsk, srrr, srrr, pkr, pkr... Qu'avec la dureté des consonnes, s'accordant à la fonction de leur organe et à l'asémantisme fondamental de leur gestuelle. Là, au moins, on serait fixé... Mais : ils vocalisent, sournoisement ils changent consonnes en voyelles, sons en mots, car

leur langue sait bien moduler, oui, elle sait bien onduler. C'est une feinte, une comédie serpentine, pour nous faire gober leur salade et avaler leurs coulevres. Leurs langues, vibrant sur les ondes, s'accordent à la même fréquence. Oui, la propagande c'est bien une affaire de famille. *Pourquoi ne pas m'inscrire à un parti politique tant que j'y suis, pourquoi ne pas m'inscrire au Front National tant que j'y suis, non, je ne m'inscris pas non plus dans une famille, il faut être un peu cohérent.*

Devine qui vient souper ? Dans une conférence de presse, dont on trouve une vidéo sur YouTube intitulée « Front National – racisme : Christine Angot fait une crise d'hystérie », Angot, pas hystérique du tout, prend la parole à l'occasion d'un séminaire en soutien à la ministre Christiane Taubira, visée par des propos racistes :

J'ai entendu parler de « guenon ». On a largement commenté le choix de ce terme. J'ai entendu parler de « bananes ». Et je voudrais revenir sur la question des bananes. Pourquoi ce choix ? Parce que ça convoque l'outre-mer. Parce que ça convoque les bananeraies. Parce que ça convoque les colons, les colonies, la Guadeloupe, les cocotiers, les troncs d'arbres sur lesquels on peut grimper, les bananes que mangent les singes en position assise. Oui, ça convoque tout ça. Ça convoque le colonialisme. Ça convoque l'héritage de l'esclavage. Ça dit des personnes qui sont héritières de ça, qui sont nées de ça, de l'autre côté de l'Atlantique. Mais ça ne dit pas seulement ça. La banane, c'est aussi – ça on n'en a pas beaucoup parlé encore – c'est aussi la façon de caricaturer le sexe masculin. Et donc, moi, quand j'entends qu'on dit à une femme qu'il faut qu'elle mange sa banane, je ne peux pas ne pas entendre ça aussi.

Quand elle dit « voilà : une banane c'est aussi le sexe masculin », je me dis que c'est de ça qu'il s'agit, de ce supplément de sens, du « petit plus » qu'offre le langage, mais dont les gens essaient de se déprendre et qu'ils font sem-

blant de ne pas voir, par convenance peut-être, ou alors par mépris. Pourtant, ça relève de la même chose. Du même geste stratégique, de la même violence. Manger des bananes et se faire dire de ne pas parler la bouche pleine.

Cette banane-sexe me rappelle les blagues que les garçons nous racontaient à l'école, et tous les autres mots qu'ils employaient pour nous parler de leur pénis sans le faire : suçon, sucette, saucisse, serre-moi la main que je vérifie ta poigne, tu aimes les popsicles?... Le faisaient-ils pour se moquer, nous choquer, pour mettre au test le fantasme de leur virilité... nous n'étions pas si dupes. Reste que les allusions, toujours de connivence, donnaient l'impression d'une concertation. Ils se passaient le mot, le faisait circuler, de main en main, comme un témoin, la banane.

Si tous les gars du monde se donnaient la main... mais ce serait l'horreur.

* * *

Quand j'avais 5 ans, un ami de l'école maternelle m'a invitée à son anniversaire. Une fois tous les enfants arrivés, le papa nous a fait visiter l'appartement. Au moment où l'on passait devant les chambres, on m'a poussée dans l'une d'elles, sur le lit conjugal. Je me suis retrouvée couchée, maintenue par un garçon que je ne connaissais pas, que j'arrivais à peine à voir, puisque les pans de ma robe fleurie étaient retroussés. Ça s'est passé rapidement, il essayait de m'embrasser, a continué jusqu'à ce que le papa arrive, me dégage de son corps, et nous ramène à la fête. Je raconte ça, mais ça pourrait être autre chose.

Ils trouvent toujours un truc inattendu pour vous avoir. Je ne connais pas, exactement, la violence dont Angot parle, mais je pense que je comprends, comme la bête : le guet, la méfiance, l'attention sans relâche.

D'abord, il y a ça, cette ligne horizontale : la violence prégnante, la peur de l'embuscade, de la tromperie, la peur d'être tuée. Puis, il y a la ligne verticale : l'amour. Chez Angot, ce qui déchire l'horizon dans un vertige, c'est l'événement de l'amour ; ce X, ce signe de croix, qui rappelle tantôt sa position de proie, le signe de sa reddition : *se mettre les bras en croix sur la cible, un lapin* ; tantôt, le Christ sur sa croix, le sacrifié. C'est aussi, enfin peut-être, le X de la rature, ce geste de l'écriture qui vise à barrer l'assaut dans la parole de la langue de bois, de la bonne foi et de sa « vérité ».

La vérité est toujours dans des phrases.

La peur, après tout, c'est celle que l'amour s'en aille, de tout perdre, *tout, un amour, une amitié, un été, à plus forte raison l'écriture, de ne plus jamais rien retrouver. J'ai peur que ça s'arrête, résumons tout par cette phrase. Peur que ça s'arrête.* Angot, elle a de ces phrases. Il y en a une autre, une dernière dont il faut que je parle, et ça vient juste avant l'amour, je n'en ai pas encore parlé. Elle écrit cette phrase improbable : *Il n'y a qu'une chose qui soit érotique, c'est le mensonge.* Et si je les trouve provocants, je vois surtout dans ces mots une vérité qui comble, comme on le dit en cuisine d'une portion qui dépasse la mesure. Cette phrase va bien au-delà de mes attentes et bien au-delà de mon manque. Je la prends comme une vérité – sachant qu'elle est fourbe d'emblée – pour me donner une prise sur ce qui m'échappe. Parce que l'amour est difficile à reconnaître, et devant lui, rien n'est certain. Et que l'érotisme, ce jeu

suggestif des beaux mots et des belles images, on nous le présente comme le signe probant de l'amour, ce qui pointe en sa direction... Peut-être bien qu'à tort on confond les deux, qu'on est aveuglé, qu'on est captivé par ces mots et ces images, tellement qu'on tombe dans le piège. Pourtant, et ça, je comprends,

rien n'est érotique, une femme qui fume ce n'est pas érotique, un homme qui fume ce n'est pas érotique, un homme qui te passe la main dans les cheveux ce n'est pas érotique, une main sur la jambe pas plus, un portable qui sonne pas plus, un homme qui emmène son enfant à l'école ce n'est pas érotique non plus.

Michel Houellebecq a tourné un court-métrage sur l'érotisme, il a filmé des filles à la plage, sous les jupes des filles. *Une jupe qui se soulève, un bas qui file, un portable qui sonne. S'il suffisait de soulever sa jupe, tu vois.* Je comprends bien que ma jupe qui se soulève n'est pas érotique, que les pans de ma robe fleurie, retroussés, ce n'est pas érotique. Je ne sais pas bien faire la différence entre une robe que l'on retrousse et une robe que l'on rabaisse. Je ne sais pas bien faire la différence entre l'amour et le mépris. Car, entre mon corps allongé, qu'on enlace amoureusement, et mon corps contraint, abattu, impuissant, à une fête d'enfants ou bien dans une chambre familiale, il n'y a qu'une différence de degré dans l'enchaînement des événements, dans l'arrangement des corps.

Alors, on se méfie, on guette, *on est tout le temps dans cette incertitude-là. Positif ou négatif? Érotique ou à mourir de rire? Amour ou tu te fiches de ma gueule?* La peur que tout s'arrête, c'est la peur, aussi, de s'être trompée, d'avoir été trompée. Sur les intentions, sur les signaux. *Une voix douce, ça peut être un mensonge ou un événement.*

* * *

Il me vient cette phrase de Bataille: «Je pense comme une fille enlève sa robe.» Et aussi des propos plus récents d'Alain Fleischer qui avoue rechercher en dessous de chaque image une femme nue, et de cette femme nue, le sexe. On trouve ça beau quand un homme parle des choses, de la littérature, de la photographie, du langage, comme on s'émeut devant une femme qu'on déshabille. On trouve ça vrai. Retrousser la robe donnerait accès à la vérité, à la «vérité nue» comme on dit, à *L'origine du monde*, au *Paradis entre les jambes*; ce serait poursuivre ça, là où ça se dérobe, sous la jupe des filles. C'est ça le désir, c'est ça l'érotisme, c'est ça le mensonge.

Ton mystère si tu veux, oui si tu veux ton mystère. Ça, moi, je dirais que c'est ça qui est vraiment érotique.

X. C'est le nom-mystère. C'est le domaine du film érotique, pornographique. C'est la variable inconnue. C'est le pivot entre l'amour et la haine. *C'est bien d'être pile là-dessus que d'en parler.* C'est la main qui écrit, *une main menacée de mort qui écrit, menacée de mort violente, convoitée.* Celle qui rature, qui biffe, qui barre le chemin de la pensée convenue, du discours commun: bonjour, au revoir, bonne année; le portable, le bas qui file, sous les jupes. C'est provoquer la rupture dans la logique de référence: la dinde est un gros poulet qui a la taille d'un bébé; la banane c'est le racisme et le sexe masculin. Puisque, *quand il n'y a pas de référent, il y a immédiatement un charme.* L'érotisme, pour Angot, résiderait donc dans la littérature. Ce serait l'opération de son écriture dans la mesure où, étant du côté du mensonge, de la fiction, il fonctionne paradoxalement comme une *vérité qui révèle les mensonges auxquels on est habitués.*

C'est la mascarade qui se démasque, la robe qui se dérobo d'elle-même. Avant qu'on nous la retrouse. *N'importe quel lapin trouve un terrier à un moment pour se cacher. Mon terrier à moi, j'essaye, c'est l'enclave d'écriture, j'essaye.* Elle fonctionne par fausses pistes, *Je prends des chemins qui au départ ne paraissent pas logiques*, par courts-circuits, désamorçant les pièges du langage, dans une constante vigilance, dans la peur prégnante d'être tuée ou de perdre l'amour, *mon objet précieux, mon amour. Tu me retires tout si tu t'en vas. Ne pars pas mon petit objet précieux, je t'en prie. C'est si beau, si beau, si beau.*

*
* * *

J'ai déjà présenté *La peur du lendemain* à l'occasion d'un colloque universitaire. Les organisateurs avaient invité un intellectuel de renom, pour une conférence. La veille du colloque les participants étaient conviés à un vins et fromages. L'intellectuel, ayant lu le programme, demande, qui travaille sur Christine Angot? Je lui dis que c'est moi. Il me dit qu'il la déteste, qu'il n'arrive pas à croire qu'on puisse l'étudier à l'université. Je réponds que je comprends qu'elle ne fasse pas l'unanimité. Il me demande, vous aimeriez la rencontrer? Je réponds que je ne sais pas, peut-être, sans doute... Il me coupe et me dit, de toute façon, elle ne couche qu'avec des hommes.

LETTRE AU PÈRE NOËL

Nicholas Giguère

Père Noël

je sais même pas pourquoi je t'écris
je sais que tu existes pas
ma lettre est complètement inutile
tous les mots écrits sur cette page
courent à leur perte
et pourtant je t'écris quand même
Père Noël
en désespoir de cause

je sais plus à qui m'adresser
pour combler tous les manques
de ma vie
qui est un fiasco pire que Patrick Brazeau

Dieu répond jamais
j'ai beau laisser des messages
touchants comme c'est pas possible
du style Sylvie-Legault-qui-braille-en-tenant-un-enfant-
africain-pour-faire-la-promotion-de-Vision-mondiale
il retourne jamais mes appels le sacrement

ma mère est à Thetford
occupée à torcher les maisons des autres
et à collectionner les caps de bière
elle va peut-être les vendre sur eBay
mon père est sur les pilules
junky de pharmacie
mon frère et ma sœur ont assez de leur famille à s'occuper
mes amis se crissent pas de moi
mais ils m'aiment pas nécessairement non plus
on est amis avec tout le monde et personne
puis on se retrouve cent fois plus seul qu'avant
à guetter les likes et à espérer des commentaires de marde
comme si notre vie en dépendait

les autres gars sont même plus capables de me sentir
c'est pas dur à voir
même moi j'ai de la misère à m'endurer
Nicholas Giguère is the new black
la citation du jour

juste cette semaine
Thomas Smith un gars d'East Angus
a même pas voulu me rencontrer
tout le temps trop occupé avec son taxi
pas capable de répondre à mes messages autrement que
par
oui
peut-être
on verra tantôt
c'est à se demander s'il a été élevé par une meute de loups
et ramené à la civilisation la semaine passée
la seule affaire à peu près sensée qu'il m'a dit
c'est je cherche l'amour

puis moi beauté fatale de mes deux
 tu penses que je cherche quoi
 Excalibur
 le saint Graal

oui je le confesse
 ça m'arrive d'avoir envie d'une baise anonyme
 avec le premier venu qui fait l'affaire
 mais à un moment donné
 le corps finit par s'écœurer
 quand baiser devient un schéma narratif
 connu d'avance

encore cette semaine
 Kevin Assouvie m'a annoncé qu'on se reverrait pas
 parce qu'il fréquente déjà un autre gars
 il s'est séparé ça fait deux semaines de Raphaël
 un petit jeune qui l'a dompé par texto
 on a mangé à la Maison du Viêtnam
 puis plus rien
 aucune réponse à mes messages sur Facebook
 à part pour me dire *ça va merci*
 il a fallu que je lui pose the question
vois-tu quelqu'un d'autre
 pour enfin recevoir une réponse

sinon William Monfette est toujours trop busy
 il étudie en génie
 ça travaille fort en génie
 c'est pour ça qu'ils organisent des 5 à X
 qui terminent immanquablement par quatre gars saouls
 raides

qui essaient d'embarquer en même temps sur un bicycle
ou par un gars qui se promène à poil dans le quartier
universitaire
avec une perruque de clown sur la tête

Sébastien Fontaine aime bien mieux militer pour le PQ
être bénévole au Festibière
ou s'impliquer à Fièrre la Fête
que de me voir

la Fierté

la seule fierté que j'ai
c'est celle de vous dire
que vous valez même pas la marde que vous chiez

il y a aussi le gars qui reste à Bury
et qui travaille à l'usine de guitares à La Patrie
il m'écrit *je peux pas aller prendre de marche à soir*
il faut que je répare les poteaux de ma galerie
ils sont en train de pourrir
as-tu pensé à te rentrer un poteau
dans le trou noir

je m'excuse
Père Noël
je m'emporte

c'est juste que
ce que je vis
c'est au-delà de la solitude
de la tristesse

de tout

c'est se relever d'une brosse
et avoir le cœur sur le bord des lèvres
si proche des lèvres
qu'on le vomirait en entier
si c'était pas des Grivol et du jus de tomates
pour se décrasser le body

c'est travailler tout le temps
7 sur 7
jours soirs fins de semaine
même les nuits
on en devient engourdi
les gestes deviennent
des automatismes
des réflexes involontaires
puis on se rend compte que la vie
passe à côté de nous
en nous faisant un finger

c'est traverser un viaduc
et avoir soudainement envie de sauter
pour voir comment notre corps
viendrait fucker le chien dans le trafic
sur la 410 à l'heure de pointe
puis se dire que ça vaut même pas la peine

que ça serait juste une déception de plus
dans une vie qui en compte déjà trop

c'est devenir imperméable à tout
insensible
je me fous des attentats terroristes partout dans le monde
de la peur généralisée
des crosseurs qui nous dirigent
j'ai trop mal pour me soucier de quoi que ce soit
pour éprouver quoi que ce soit

exister
toujours
et ne pas savoir comment arrêter la douleur

ça fait que Père Noël
tu es mon dernier espoir
même si tu existes pas
tu es le seul à pouvoir faire quelque chose pour moi
je sais que je suis pas toujours sage
mais si tu me donnes ce que je veux
je te promets de plus aller au parc du barrage
pour essayer de sucer des mecs en manque
je vais slacker le dessert
et arrêter de rire de Jasmin Roy quand je le vois à la tv

dans le fond
mes demandes sont pas exagérées
ce que je veux
Père Noël
c'est tout ce qui est inutile
accessoire

un vibrateur mauve
 une barre *Oh Henry!*
 des montagnes de chocolat pour mes cravings de fin de
 soirée
 des certificats-cadeaux d'un million dans les plus grandes
 boutiques
 un walk-in aussi grand qu'un Costco
 un palais de 97 pièces dont 10 salles de bain
 une Mercedes
 une Jaguar
 et une centaine de vieilles Corvette juste pour tirer du 12
 dessus
 des billets de 1 000 \$ pour m'allumer des cigares cubains
 un chalet de quelques millions dans les Everglades ou sur
 la côte Ouest
 je sais pas
 j'ai le temps d'y penser
 un appartement quelque part en Europe
 des REER pour ma retraite
 des actions à la Bourse de New York qui me rapporteraient
 gros
 des paradis fiscaux pour pas trop payer d'impôts
 (ça coûte cher être riche)
 la santé la santé la santé la santé
 comme quand on souhaite la bonne année à une tante éloi-
 gnée qu'on connaît pas
 des étés chauds secs et longs
 des hivers dans le Sud avec les autres Snowbirds
 Louis-François Marcotte qui fait ma bouffe tous les jours
 tout nu sous un tablier
 une batterie de cuisine en acier inoxydable
 un wok
 un malaxeur qui va pas me lâcher au bout de deux jours

un lifting pour ma face de cochon
un spa
un jet privé pour aller où je veux y compris en enfer
un lit d'eau pour me noyer après l'amour
un set de chambre en or massif
un phallus en acajou
un lit à baldaquin – c'est mon côté Louis XIV
un cargo rempli de stylos à pointe fine
des caisses de carnets aux pages vierges pour écrire
une fontaine d'eau dans ma cour comme celle devant
l'Assemblée nationale de Québec
un laissez-passer à vie dans tous les cinémas
le rôle principal dans le prochain James Bond
je vais l'avoir mon Bond boy
un contrat de disque
un concert privé de Jethro Tull même si le chanteur a plus
de voix
une machine à remonter le temps pour assister aux shows
de Diane Dufresne des années 1980
et pour voir Led Zeppelin live
Prince
Frank Zappa
et peut-être même chanter «Somewhere over the
Rainbow» avec Judy Garland
une Camaro juste pour faire chier les rednecks en la jetant
du haut d'une falaise
un iPad un iPhone un iFuck
une réplique du musée Grévin pour smasher à grands
coups de batte les statues des personnalités que j'aime
pas
des boîtes de carton pour me construire un château
une Playstation 4 avec *Mortal Kombat XL*
enfin je pourrais faire tous les Finish Him du jeu

y compris ceux de Kitana de Raiden de Shinnok
une Xbox 360
un Nintendo 64 et même un Super Nintendo avec plein de
jeux
la possibilité de pouvoir enfin passer l'ostie de dernier
tableau de *Ghouls'n Ghosts*
un abcès juste pour écoéurer le monde en montrant le pus
qui coule
la mort de tous les dictateurs
y compris celui en Corée du Nord dont je suis même pas
capable de dire le nom
l'abolition de la peine de mort tant qu'à faire
la destitution de tous les hommes d'État crosseurs de
système
la fin de tous les systèmes
la disparition de l'hétéronormativité
une tv à écran plat de 200 pouces
le coffret DVD de toutes les saisons de la série *Le temps
d'une paix*
les saisons complètes de *Bones Castle* et *CSI* même si je les
ai toutes déjà vues
une laveuse et une sècheuse frontales
Maytag de préférence
une île n'importe où mais il faudrait qu'il fasse chaud
des voyages à Paris Rome Londres Berlin Bruxelles
Amsterdam

et un homme pour m'aimer

LETTRE À NICHOLAS GIGUÈRE

Pierre-Luc Landry

Cher Nicholas,

Par « lettre à un écrivain vivant » il faut sans aucun doute entendre une missive composée comme les livres de recettes parlent de salades composées une missive envoyée depuis l'ici à un écrivain de là-bas de renom célèbre établi reconnu etc. mais j'habite un nulle part selon les standards montréalais et tu es là-bas dans un autre nulle part si l'on veut selon les mêmes standards 446 kilomètres à l'est de chez moi par Montreal Street (l'ironie...) puis l'autoroute 401 puis la 20 puis la 30 puis la 10 puis la 610 puis la rue Saint-François mais je ne sais pas où tu habites exactement on ne se connaît pas beaucoup donc tu es là-bas

depuis ma perspective

on ne se connaît pas vraiment même si nous sommes amis sur Facebook ce qui réduit drastiquement les possibilités de n'avoir-jamais-entendu-parler-de bref je t'écris un brouillon une lettre à un écrivain vivant tu es vivant tu es écrivain moi aussi d'ailleurs ça fait deux d'entre nous même si

tu as osé plus que moi j'ai eu peur j'imagine au moment de prendre la parole publiquement pour la première fois pour la deuxième fois etc. tu es donc cet écrivain vivant

je t'écris une lettre
pour célébrer le mépris du danger
et tout le reste

Tu as aligné les mots les uns à la suite des autres; écrire n'est pas si compliqué, après tout, et à moi les idées viennent facilement. Je pense sans cesse: il faudrait écrire ceci; il faudrait écrire cela. Mais voilà: « On ne devient pas écrivain en rêvant aux livres que nous écrirons un jour, a noté Jean-Noël Pontbriand, mais en posant des gestes concrets d'écriture, préoccupés par *l'expression*. » Je suis préoccupé, c'est le cas de le dire. Mais pas toujours par « les bonnes affaires ».

il faut apprendre à faire du sexe une chose littéraire
je parle pour moi
comme une note que je m'envoie
par personne interposée

Il existe un pouvoir hétérosexiste, misogyne, homophobe, conservateur et puritain qu'une certaine littérature peut combattre, et je ne t'apprends rien. Il existe aussi un pouvoir cisexiste et homonormatif, tout aussi conservateur, tout aussi puritain, qu'une certaine littérature, encore, peut combattre. Je ne t'apprends toujours rien. Et ton texte, vulgaire pour les uns, cru pour les autres, tout simplement humain, en ce qui me concerne, a le potentiel d'agiter ce pouvoir, de le déstabiliser, en faisant advenir

des désirs et des appétits trop souvent tus et étouffés – même si on aime bien, en tant que société, se féliciter de notre ouverture d'esprit et de notre tolérance. Tolérance... quel mot horrible, oui, je suis tout à fait d'accord avec toi.

je n'ai demandé à personne de me tolérer
 y'all should get the fuck away from me avec votre
 tolérance lamentable
 we're here
 we fuck shit up
 get used to it

On me dit trop souvent que l'homosexualité dans la littérature est dépassée. Soit. In queer we trust. Mais ce que les critiques les lecteurs les éditeurs et les collègues qui nous servent cette sagesse à la con et de peu de valeur essaient de nous faire croire, c'est qu'après le sida, après *L'amour avec un grand A* de Janette Bertrand, après Mario Saint-Amant qui aura traumatisé quelques générations, on a tout dit tout vu tout entendu, qu'il ne sert à rien de..., que ça appartient aux années 1990..., ET VOUS POUVEZ VOUS MARIER, QU'EST-CE QUE VOUS VOULEZ DE PLUS? Ce qu'on veut de plus, c'est une révolution; en attendant, on se contente de ces petits moments de résistance que nous opposons à la machine autotélique de l'oppression et de la normativité. Et la littérature y participe, oui, une certaine littérature queer dont tu deviens, là, tout de suite, sous ma plume, un des représentants.

je m'imagine tout puissant à même de décréter
 alors que tu n'as pas besoin de moi pour être queer
 pour être quoi que ce soit

Je t'écris cette lettre à un écrivain vivant pour te dire dans l'ensemble pour te parler de moi bien sûr par la bande pour te dire que ton geste celui de tes *Queues* je le trouve

fucking
courageux

et j'ose espérer que ce que j'écrirai bientôt dans les prochains livres que je publierai pourra au moins prétendre participer d'un même mouvement c'est-à-dire celui de nommer les choses d'une manière qui fera mal à l'horloge conservatrice parce que je nous imagine décadents fin-de-siècle même si au début de celui que nous habitons par le langage – le XXI^e – je nous imagine bohèmes même si universitaires et tout le reste je nous imagine queers et scandaleux et choquants face au rigorisme stipulant sans appel que le sexe explicite de toute manière est daté en littérature québécoise il appartient à une autre époque je l'ai dit apparemment on ne l'écrit plus depuis des décennies du moins pas entre hommes god forbid qu'on parle d'autres sexualités que la dominante parce que ceux et celles qui le font encore ah ok ouais ils et elles sont hétéros et leur sexe parle à tout le monde il ne faudrait pas être trop niché bla bla bla.

fuck le puritanisme

Je n'essaie pas d'écrire comme toi. Mais c'est difficile car je crois que nous partageons un même esprit, du moins nous avons des obsessions communes et quelque chose comme une rage.

moi aussi je suce des queues
ça ferait un beau titre de livre
que personne n'achèterait
parce que c'est trop vulgaire

Mais qu'est-ce que c'est vraiment que la vulgarité? Faudrait-il que l'on s'empêche de jouir ou qu'on se taise à jamais sous prétexte que notre sexualité est sale, choquante, ordurière et damnée? Faudrait-il que l'on participe nous aussi de l'aseptisation forcée à laquelle les médias nous astreignent en ne nommant plus nos corps, en dissimulant nos sexualités contreproductives? Faudrait-il que nous adoptions des enfants dans un mariage monogame et fidèle, que nous portions des jeans bleus et des t-shirts blancs et que nous soyons pieds nus sur nos photos de famille, pour que l'on daigne considérer que peut-être nous nous aimons, la nuit, les lumières éteintes, sous les draps, sans faire trop de bruit?

il ne faudrait pas traumatiser l'enfant

Mathieu Riboulet écrit ceci, dans *Entre les deux il n'y a rien*: «Sucer des bites, c'est obscène à n'en pas douter, aussi obscène qu'ordonner le monde, mais, outre que c'est un délice, il faut bien que quelqu'un s'y colle si on ne veut pas que tout, mais alors vraiment tout, dégénère.» Sucrer des bites, oui, bouffer des queues et des culs, oui: tandis qu'on le fait, on ne prétend pas détenir la légitimité de réglementer le sexe des autres – laissez-nous jouir en paix, et puisqu'on le raconte, personne ne peut nous l'enlever: «parler n'est jamais neutre», écrivait Luce Irigaray; notre sexe non rentable et non productif, quand il est parlé/dit/

écrit/hurlé, participe d'un geste politique lancé à la face de l'hétéromonopatriarcat – joie des néologismes, on a au moins le loisir de nommer nos oppressions.

fuck le puritanisme ouais
plus de Nicholas Giguère et moins de Jasmin Roy
poster boy Neil Patrick Harris aux poubelles
c'est du genderfuck que je veux
et du sexe partout pour autre chose que vendre
des chars
et de la bière

Je ne te dis pas le plaisir que j'ai eu à te lire. Tes *Queues*, un long cri du cœur. Un rôle: celui du revenant. Le sida qui a tué nos oncles et nos tantes – celles trop maquillées trop maniérées trop folles trop bruyantes et qui n'ont pas été tabassées à mort avant que la pneumocystose ne les attrape –, le sida, oui, nous a forcés à nous tenir tranquilles, à ne pas bouger trop vite trop brusquement, à ne pas élever la voix monter le ton. Et on a aimé ça, au sortir de l'adolescence, quand on a appris qu'on pouvait être tolérés toi et moi et nos amis qu'on embrassait sur la bouche. Mais la tolérance est à géométrie variable et vient « d'en haut », elle nous est accordée par des gens à qui on n'a rien demandé, en fin de compte, des gens qui n'ont pas à statuer sur notre existence pas plus que nous nous n'avons à tolérer les femmes qui choisissent de porter le voile, par exemple: elles sont là, elles disposent de leur corps, en quoi est-ce que ça nous fucking regarde?

Bref, j'en ai eu assez de cette tolérance, de la stérilisation symbolique à laquelle nous étions soumis, mais j'ai attendu. J'ai attendu longtemps. Je suis devenu féministe:

première étape. Queer : deuxième étape. Je l'ai exprimé dans mon travail universitaire : troisième étape. Puis des frères et sœurs à toi et à moi ont été assassiné·e·s parce qu'ils et elles ont osé trop fort : ils et elles sont allé·e·s danser au Pulse, à Orlando, et la société homophobe raciste misogyne pourtant tolérante a permis qu'on leur tire dessus. Là, j'ai pété les plombs. J'ai compris qu'il fallait revenir à ce gars que j'étais à 18 ans au cégep, ce gars qui propose dans son premier travail d'histoire d'analyser la figure du pédéraste dans la Grèce antique, ce même gars qui portait des vêtements délirants sous ses cheveux de feu sans se préoccuper des profs de philosophie qui le trouvaient trop féminin, oui, effémination qui était matière à le persécuter, ce gars-là, donc, qui savait qu'on ne se définit pas (uniquement) par une orientation sexuelle ou un genre ou un sexe mais que l'oppression dont ceux-ci le rendent victime nécessite d'être nommée et dénoncée et que la société ne changera pas d'elle-même s'il ne met pas l'épaule à la roue *par sa seule présence exagérée et baroque*.

Toi, tu n'as pas attendu. Quand tu écris que « Nicholas Giguère / doctorant en études françaises à l'Université de Sherbrooke / a fait une fellation à un homme / et a avalé tout le sperme », dans ton premier roman, avant même d'avoir soutenu ta thèse, je me jette à genoux devant toi. Je m'incline devant ton courage. Même chose quand tu écris, dans ton premier roman, avant même d'avoir soutenu ta thèse, que « la vie doit être vécue en fonction du désir / du désir de se mettre / de faire des pipes dans une toilette publique crottée ». Je m'en veux d'avoir fait des livres si plates, si ennuyeux, des livres pas assez queers, des livres qui parlent trop bas, trop doucement, des livres qui ne réfléchissent pas assez loin, des livres qui ne disent pas assez fort que ça suffit, la putain de tolérance.

peut-être que je ne devrais pas m'en vouloir autant
peut-être que j'ai quand même écrit
quelque chose de bien
d'intéressant pour d'autres raisons
qu'il fallait que je le fasse
je l'ai fait
ok
prochain appel
peut-être que
je vau plus que de la marde
peut-être que ça viendra
que les autres livres que je vais écrire seront à la hauteur

Peut-être que je mériterai de figurer à tes côtés dans un palmarès queer avec Mathieu Leroux par exemple et qui d'autre hein Maude Veilleux ouais mais qui d'autre vraiment au Québec qui n'écrit pas aujourd'hui à propos de l'amour infini pour toujours alléluia?

j'exagère sûrement
je sais que j'exagère
ça fait du bien des fois
peut-être qu'on assistera un jour à la revanche de la
souillure et de l'abject
mais il ne faudrait pas trop compter là-dessus

Je pourrais continuer comme ça longtemps à te dire toutes les raisons pour lesquelles tes *Queues* m'ont fait bander, intellectuellement et physiquement, à te dire ce que j'y ai vu de Renaud Camus avant qu'il ne devienne ce qu'il est aujourd'hui. Je pourrais aussi te raconter la fois où j'ai fait une blague sur Facebook à propos du titre de ton

livre que j'avais vraiment hâte de lire et que j'ai reçu du hate mail et des commentaires passifs-agressifs de gens qui me disaient que wô, hein, les blagues de sexe gay, non, on n'en veut pas ici please and thank you. Je pourrais te parler du désir, de Deleuze qui écrit quelque part que ce n'est pas l'expression d'un manque, mais bien plutôt celui d'une puissance d'être, une œuvre révolutionnaire face aux institutions et aux pouvoirs en place. Toutefois, j'ai envie de m'arrêter. Parce qu'une lettre ne doit pas monologuer. Et si je t'écris, c'est parce que je te trouve fucking beau même si la fin de ton livre m'a un peu déçu quand elle suggère que le narrateur n'a pas de raison d'exister puisqu'il est seul. Je comprends, cela dit ; il faudrait en reparler. Reparler aussi du désir et du manque, de la haine de soi, du suicide, de l'autodépréciation. Il y a tant de choses à aborder... Si je t'écris, c'est parce que j'ai envie de te dire que le narrateur de ton livre n'a pas besoin d'un gars pour lui apprendre qui il est. Il suce des queues et ça suffit, hein ?

Tu es une putain de bête « délicieusement obscène », Nicholas Giguère, dont les textes me soufflent chaque fois par leur audace et leur beauté et leur plénitude, et c'est pour ça, surtout, que je t'écris cette lettre qui ne mène nulle part.

Je te prie d'agrèer, etc.

À toi.

a u t e u r s

Professeur de français au cégep John Abbott, journaliste, romancier et nouvelliste, **Jean-Marc Beausoleil** est l'auteur, entre autres, du recueil de nouvelles *Le souffle du dragon* et des romans *Utopie taxi* paru en 2010, *Blanc Bonsoir* en 2011, *Monsieur Électrique* en 2012, *Joie de combat* en 2013 et *Docteur Jazz* en 2015. Il aime rappeler qu'à l'âge de 13 ans, entré clandestinement au Grand Café à une heure du matin en compagnie du guitariste Éric St-Laurent, il a eu le bonheur de se faire demander par un Vic Vogel aviné: « Est-ce que votre mère sait où vous êtes en ce moment ? »

Nathalie Boisvert, auteure de théâtre et de poésie, prof, mère et performeuse, est récipiendaire de deux prix: Gratien-Gélinas 2007 et Journées de Lyon des auteurs de théâtre 2005. Elle a écrit plus de seize pièces de théâtre. Ses textes poétiques ont été publiés dans la revue *Estuaire* et aux Presses de l'Université d'Ottawa dans une publication intitulée *Pluriel, une anthologie des voix*. Sa dernière pièce, *Antigone au printemps*, a été créée au printemps 2017 à la salle Fred-Barry du théâtre Denise-Pelletier, par sa compagnie de théâtre, Le Dôme - Créations théâtrales, et publiée chez Leméac.

Jessica C. est une artiste émergente dans le domaine de l'écriture (*Les écrits, Séquences, Bouts du monde, La Bonante*), du cinéma et de la photographie. Elle s'intéresse au glissement entre fiction et réalité, croisant descriptif et impressionnisme dans les médiums qu'elle exploite. Elle travaille actuellement sur son documentaire *Libre*, écrit des récits intimes sur ses expériences de vie en général et, parfois, des nouvelles.

Thomas Desaulniers vit et travaille à Montréal en tant que traducteur et réviseur. Sa première publication, le roman graphique *Idle Days*, paraîtra chez First Second Books en 2018.

Né en 1989 à Montréal, **Charles Dionne** est écrivain et scénariste. Il a publié *D'espoir de mourir maigre* à La Tournure en 2013 et *La main invisible* au Quartanier en 2016, tous deux finalistes au prix Émile-Nelligan et le premier également finaliste au prix Expozine. Il a coscénarisé *Game(R)*, websérie de huit épisodes sur l'univers des compétitions de jeux vidéo. Il détient un baccalauréat en

littérature et cinéma, et une maîtrise en enseignement du français au secondaire. Il vit à Montréal.

Clémence Gachot-Coniglio est née à Paris dans les années 1990 et travaillait cette année à la Maison de la poésie de Montréal. Elle étudie en France à la maîtrise en coopération artistique internationale. Son travail universitaire se focalise sur les urbanités poétiques à Palerme, en Sicile, sur l'identité collective définie au moyen des rapports de la ville et des acteurs culturels du milieu de la poésie. En ce moment, sa recherche en poésie porte sur l'identité à travers le prisme de l'angoisse, sur la féminité et l'idéal amoureux.

Né en 1984, **Nicholas Giguère** est doctorant à l'Université de Sherbrooke. Il a publié des textes dans *Boulette*, *Cavale*, *Le Crachoir de Flaubert*, *Les Écrits*, *Le Pied* et *Mœbius*. Son recueil *Marques déposées* a été publié aux Éditions Fond'tonne au printemps 2015. Plus récemment, il a fait paraître *Queues* chez Hamac.

Carl-Keven Korb (1987-) a grandi à Saint-Fulgence, vécu à Alma puis à Chicoutimi, pour finalement trouver son village dans Hochelaga. Il a tâté de plusieurs jobs, de journalier de moulin à scie à busboy. On a publié une quarantaine de ses textes dans autant de revues et de collectifs des deux côtés de l'Atlantique. Respectivement gagnant, lauréat (deux fois) et finaliste du Prix littéraire Damase-Potvin, du Prix du Jeune Écrivain et du Prix du récit Radio-Canada. *Une nuit pleine de dangers et de merveilles*, son premier livre, est sorti à Paris en mars 2016, aux Éditions du Chemin de fer.

Pierre-Luc Landry est professeur au Département de langue française, littérature et culture du Collège militaire royal du Canada, à Kingston. Il a publié deux romans aux Éditions Druide, *L'équation du temps*, en 2013 (finaliste au Prix des lecteurs Radio-Canada), et *Les corps extraterrestres*, en 2015 (lauréat du Prix du livre d'Ottawa). En juin 2017, il a fait paraître avec Stefania Becheanu le livre *Silence-décomposition. À l'écoute d'une ville*, dans la collection « Indiscipline », aux Éditions Nota bene.

Kareen Martel possède une maîtrise en lettres françaises de l'Université d'Ottawa. En 2015, elle reçoit le prix Coup-de-cœur de poésie remis par l'organisme Impératif français en Outaouais et, en 2016, elle remporte le premier prix du concours Fierté littéraire à Montréal. Toujours en 2016, Kareen participe au projet « Une ville, un livre », au cours duquel son poème « Vagabondages » est affiché sur un panneau dans le parc Victoria, à Moncton. Kareen a aussi publié des poèmes et des récits dans des magazines artistiques au Québec, en Acadie et en France, notamment dans *Le Sabord*, *L'Attaque*, *Le Pied*, *Méninge*, *Ancrages* et *17 secondes*.

Antonin Mireault-Plante a achevé une maîtrise en philosophie à l'Université de Montréal. Il prépare en ce moment un doctorat de littérature à Lyon portant sur Roberto Bolaño. Sa nouvelle, « Le Roi des rois », est parue dans le n° 42 de *Contre-jour*, et est en cours de traduction en persan.

Laurence Pelletier est née en 1989 à Gaspé et vit à Montréal. Elle poursuit présentement un doctorat en études littéraires à l'Université du Québec à Montréal. Sa thèse, qui porte sur la nudité féminine, fait converger philosophie et féminisme vers la question de la différence sexuelle. Elle a collaboré à plusieurs revues, dont *Spirale* et *Françoise Stéréo*. Il lui arrive d'écrire des textes de création, qu'elle garde plus souvent qu'autrement secrets.

Originaire du quartier Saint-Sauveur dans la basse-ville de Québec, **Michel Pleau** anime des ateliers de création. Depuis 1992, il a publié une quinzaine de livres. En 2008, son recueil *La lenteur du monde*, publié aux Éditions David, reçoit le Prix du Gouverneur général de poésie. Ce livre, qui en est à son troisième tirage, a aussi été traduit en anglais sous le titre *Eternity taking its time* chez Bookland Press (Toronto). Pour l'ensemble de son œuvre, Michel Pleau s'est vu décerner le Prix littéraire de l'Institut Canadien de Québec en 2015.

Originaire de Saint-Charles-Borromée, **Émélie Provost** demeure à Québec depuis 2009 et possède un baccalauréat en études littéraires ainsi qu'un D.E.S.S. en enseignement collégial. Elle a gagné à deux reprises le Grand Prix littéraire René-Martin dans le cadre du Concours littéraire de Lanaudière et a rédigé dernièrement un poème pour l'œuvre *Vulnérabilité* de l'artiste peintre Anik Lachance.

Camille Readman Prud'homme vit à Montréal. Elle travaille présentement à l'écriture d'un mémoire de maîtrise en études littéraires (profil création) à l'Université du Québec à Montréal.

Originaire de Québec, **Gabrielle Roberge** détient une maîtrise en histoire de l'art de l'Université du Québec à Montréal qui porte sur la notion de chez-soi en art actuel québécois. Elle a écrit des articles pour des périodiques culturels tels qu'*ETC MEDIA*. Elle a publié une première suite de poèmes dans *L'atelier des Forges 2016*.

Mélina Schoenborn travaille comme pigiste dans le milieu de l'édition. Elle a fait des études en histoire de l'art et en archivistique. Elle s'intéresse à la transmission du savoir et du senti, aux traces généalogiques, aux souvenirs qui se télescopent.

prochains numéros

N° 155

**CHAQUE NUIT AU TREIZIÈME COUP,
DIS DES CLAMEURS ÉTRANGES, CHANTE!**

dirigé par Clara Dupuis-Morency et Karianne Trudeau Beaunoyer
(appel de textes terminé)

N° 156

La petite a ses choses, il va falloir la surveiller

dirigé par Roxane Desjardins et Jean-Michel Théroux
Date de tombée : 5 septembre 2017

N° 157

tous les serpents connaissent le goût des fruits

dirigé par Marc-André Cholette-Héroux et Laurance Ouellet Tremblay
Date de tombée : 6 novembre 2017

Appels de textes : revuemoebius.com/appels-de-textes/

Soumettre un texte

La longueur des textes en prose ne doit pas dépasser 3 000 mots.

La longueur des textes en vers ne doit pas dépasser 7 pages.

Les textes doivent être soumis en format .doc, par courriel, à revuemoebius@gmail.com. Ils doivent être accompagnés des coordonnées complètes de l'auteur et de la mention du numéro pour lequel ils sont proposés.

Les textes doivent être inédits. Nous n'acceptons qu'une soumission par auteur pour un même numéro et nous publions un maximum de deux textes d'un même auteur par année.

La rédaction ne communique qu'avec les auteurs dont le texte a été retenu. Nous n'acceptons que les textes soumis par courriel, il n'y a donc pas de remise des manuscrits. Veuillez noter qu'à l'issue du travail d'édition, la rédaction assure une révision linguistique des textes : ils pourraient par conséquent être légèrement différents dans leur version publiée.

a b o n n e m e n t

taxes et frais postaux inclus
quatre numéros par année

| | | 1 an | 2 ans |
|----------------------|-------------|--------|--------|
| Canada | individu | 48 \$ | 85 \$ |
| | étudiant | 35 \$ | 60 \$ |
| | institution | 95 \$ | 180 \$ |
| États-Unis | individu | 75 \$ | 140 \$ |
| | institution | 115 \$ | 220 \$ |
| International | individu | 85 \$ | 160 \$ |
| | institution | 130 \$ | 250 \$ |

Veuillez adresser votre chèque ou mandat-poste à l'ordre de

Mœbius
2200, rue Marie-Anne Est
Montréal (Québec) H2H 1N1

Téléphone : 514 597-1666
Courriel : revuemoebius@gmail.com
Site Internet : revuemoebius.com

Nom :

Adresse :

Ville, province :

Code postal :

Pays :

Téléphone :

Courriel :

Abonnement à partir du numéro :



Kateri Lemmens
Frédérique Bernier
Cassie Bérard
Vincent Lambert
Alain Beaulieu
Anne-Marie Desmeules
Catherine Morency

n° 42

VIVRE, ÉCRIRE, PENSER, ENSEIGNER

Qu'est-ce que la recherche-crédation en lettres ? Qu'est-ce qui se cache derrière cette expression-valise un peu étrange ? *Contre-jour* veut ici questionner la fertilité ou les tensions qui régissent les rapports entre la création littéraire, la réflexion intellectuelle ou l'enseignement et, de façon plus large, interroger la situation de l'écrivain, ébranlé par une dévalorisation de la culture et du rôle des humanités au sein d'une société de moins en moins humaniste. Comment concilier écriture, réflexion et enseignement dans ce contexte ? Comment se met en œuvre la résistance de l'écriture au sein de l'institution et du politique aujourd'hui ? Comment trouver au cœur du brouhaha généralisé de notre époque la chambre à soi qui permet la création ? Ce numéro voudrait offrir un espace analogue à cette fameuse retraite active qui permet d'écrire et de lire, et de continuer à penser le monde dans lequel on vit.

ŒUVRES VISUELLES

Sean Rudman

FICTION, POÉSIE, ESSAI

Thomas Mainguy • Anna Zerbib

Marie-Eve Fleury • Antonin Mireault-Plante



Conseil des arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

Conseil des arts
et des lettres
Québec



CONSEIL
DES ARTS
DE MONTRÉAL

www.contre-jour.ca



ABONNEMENT

Quatre numéros par année
Frais postaux et taxes inclus

LOCAL

| | |
|---------------------------------------|-----------|
| Abonnement individuel (1 an)..... | 63,24 \$ |
| Abonnement individuel (2 ans)..... | 114,98 \$ |
| Abonnement institutionnel (1 an)..... | 126,47 \$ |

ÉTATS-UNIS

| | |
|---------------------------------------|--------|
| Abonnement individuel (1 an)..... | 85 \$ |
| Abonnement institutionnel (1 an)..... | 135 \$ |

INTERNATIONAL

| | |
|---------------------------------------|--------|
| Abonnement individuel (1 an)..... | 95 \$ |
| Abonnement institutionnel (1 an)..... | 150 \$ |

estuaire C.P. 48774, Outremont (Québec) Canada H2V 4V1
Chèque ou mandat postal à l'ordre de « Groupe de création Estuaire inc. »

Nom _____

Adresse _____

Ville, province _____

Code postal _____ Téléphone _____

Courriel _____

Abonnement à partir du numéro _____

EXIT

revue de poésie

JE M'ABONNE ET J'ÉCONOMISE

1 an/4 numéros

Régulier : 42 \$

Étranger (Transport inclus) : 70 \$

(Prix en librairie : 11,50 \$)

(les taxes sont incluses dans les prix)

Je désire m'abonner me réabonner

À partir du numéro en cours ou du numéro _____

Nom :

Adresse :

Ville / Province :

Code postal :

Téléphone : (.....)

Télécopieur : (.....)

Courriel :

Je paye par chèque Visa Mandat

No : Expiration : /

Signature :

Chèque et mandat payables à l'ordre de :

**Revue EXIT/ Éditions Gaz Moutarde inc.
C.P. 22125, C.S.P. Iberville, Montréal (Qc), H1Y 3K8**

Téléphone : 514 721-9672 • Internet : www.exit-poesie.com

Courriel : administration@exit-poesie.com

Depuis 1985,
les meilleurs
nouvelliers
publient dans

LA REVUE
XYZ
DE LA
NOUVELLE

1 an/4 numéros (ttc)

| INDIVIDU | INSTITUTION |
|-------------------|-------------------|
| Canada 35 \$ | Canada 45 \$ |
| États-Unis 50 \$ | États-Unis 60 \$ |
| Autres pays 65 \$ | Autres pays 75 \$ |

2 ans/8 numéros (ttc)

| INDIVIDU | INSTITUTION |
|--------------------|--------------------|
| Canada 65 \$ | Canada 85 \$ |
| États-Unis 95 \$ | États-Unis 115 \$ |
| Autres pays 125 \$ | Autres pays 145 \$ |



3 ans/12 numéros (ttc)

| INDIVIDU | INSTITUTION |
|--------------------|--------------------|
| Canada 90 \$ | Canada 120 \$ |
| États-Unis 135 \$ | États-Unis 165 \$ |
| Autres pays 180 \$ | Autres pays 210 \$ |

Abonnement de soutien annuel: 70 \$ ou _____ \$

Prix indiqués toutes taxes comprises

N° TPS: 121 138 234 RT0001/N° TVQ: 1015413367 TQ0001

| | |
|--|--|
| Nom _____ | |
| Adresse _____ | |
| Ville _____ | Code postal _____ |
| Téléphone _____ | |
| Courriel _____ | |
| Je m'abonne pour <input type="checkbox"/> 1 an/4 numéros <input type="checkbox"/> 2 ans/8 numéros | |
| <input type="checkbox"/> 3 ans/12 numéros à partir du n° _____ | |
| <input type="checkbox"/> Chèque | <input type="checkbox"/> Mandat postal |
| <input type="checkbox"/>  | <input type="checkbox"/>  |
| N° _____ | exp. / _____ |
| Signature _____ | |

XYZ. La revue de la nouvelle

11860, rue Guertin

Montréal (Québec) H4J 1V6

Téléphone: 514.523.77.72

Courriel: info@xyzrevue.com

Site Internet: www.xyzrevue.com

SPIRALE

DONNE

À PENSER

SUR PAPIER

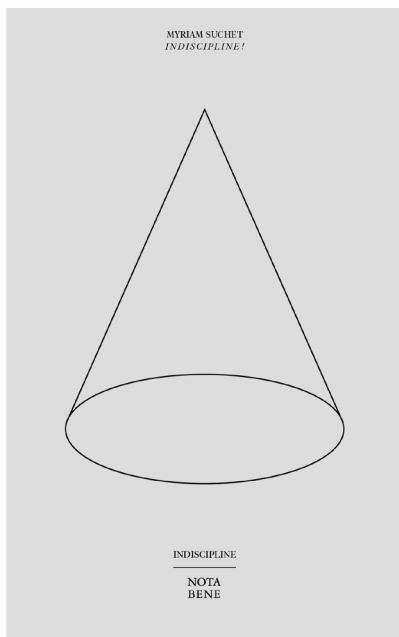
ET

SUR LE WEB!

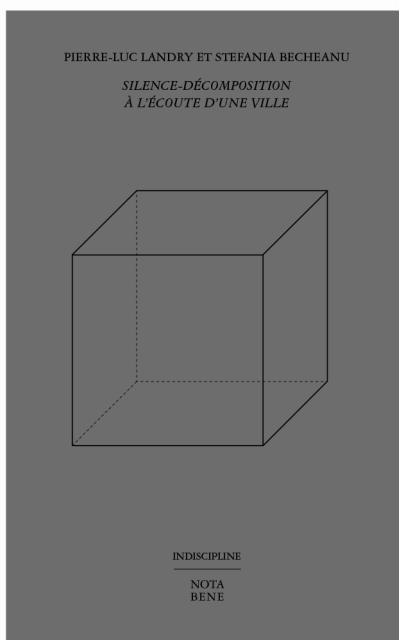
magazine-spirale.com

SPIRALE
ARTS LETTRES SCIENCES HUMAINES

NOTA BENE



« Ce livre est comme une carte postale destinée à voyager de manière erratique : d'une UniverCité à un centre d'artiste, d'un squat à un théâtre, d'un chapiteau à une zone d'autonomie temporaire, et aussi d'un continent à un autre. »



« Ce livre est un heureux mélange de carnet de bord, de réflexions, d'essai et de poésie. Il est accompagné de photographies en noir et blanc et d'une œuvre sonore. Il s'interroge sur la création, sur la multidisciplinarité, sur la cocréation et sur la relation écoute-écriture-image. »

anthologie
de poésie
argentine
contemporaine

flavia garcia

t poésie

les
ombres
passantes

sui vi de
le projet informulé

robert giroux

t poésie

Quatorze poètes :

Laura Yasan

Yaki Setton

Alberto Szpunberg

María Belén Aguirre

Jorge Boccanera

Irene Gruss

Sandro Barrella

Elena Anníbali

Fernando Noy

Alicia Genovese

Esteban Moore

Griselda García

Anamaría Mayol

Jorge Aulicino

Ce recueil de poésie offre deux moments d'écriture. Le premier évoque diverses expériences de lecture du monde au fil du quotidien. Le second reprend la figure emblématique de ce que l'histoire littéraire a retenu sous le nom de poète maudit.

triptyque

t poésie

groupenotabene.com

c o l l e c t i o n d i f f o r m e

Les argo- nautés

MAGGIE NELSON

triptyque

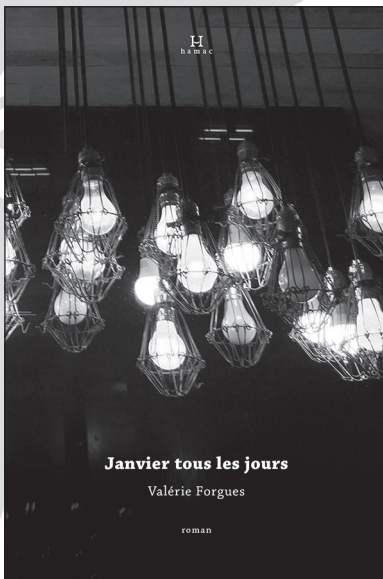
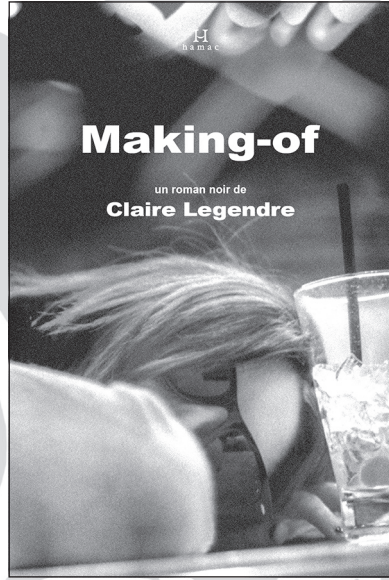
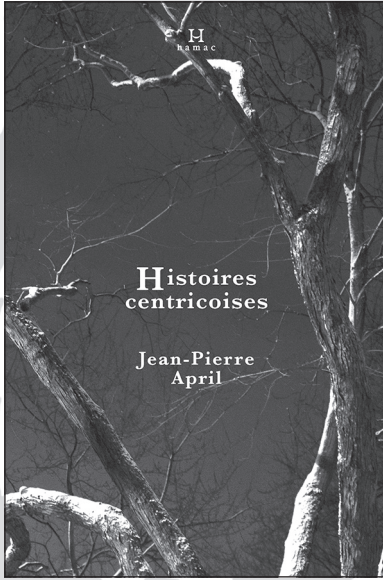
La collection «difforme» accueille des essais narratifs dans lesquels l'auteur.e relève le défi de se mettre en danger par l'écriture. Des textes qui engagent le corps et l'époque avec les armes de la littérature. On y trouve des textes québécois et des traductions.

Ce livre de Maggie Nelson
– le premier traduit en
français – mène l'essai à la
frontière de l'autobiographie
à l'aide de courts fragments
tour à tour contemplatifs,
politiques, humoristiques et
philosophiques.



groupenotabene.com

H
h a m a c

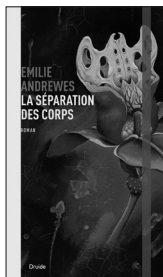


www.hamac.qc.ca





« trépidant, envoûtant,
et surtout captivant
du début à la fin
***** »
Au boulevard du livre



« Aussi bouleversant
que drôle. Très fort. »
AMÉLIE NOTHOMB



« Beaumier arrive à saisir
toute la beauté qu'il y a dans
l'instant présent »
ANNICK LAVOGIEZ,
Les Méconnus



« Un récit qui se livre avec
grâce et puissance. »
ANTOINE HOULOU-GARCIA,
La Recrue du mois
« * * * »
CHRISTIAN DESMEULES,
Le Devoir



**PRIX DU LIVRE
D'OTTAWA**

Œuvre de création
littéraire en français



 **Druide**

www.editionsdruide.com

Mœbius est une revue littéraire fondée en 1977 par Pierre DesRuisseaux, Raymond Martin et Guy Melançon. *Mœbius* paraît quatre fois par année.

Directrice

Marie-Julie Flagothier

Rédactrice en chef

Karianne Trudeau Beauoyer

Comité de rédaction

Marc-André Cholette-Héroux, Roxane Desjardins, Clara Dupuis-Morency, Jean-Philippe Michaud, Chloé Savoie-Bernard, Jean-Michel Théroux, Laurance Ouellet Tremblay et Karianne Trudeau Beauoyer

Conseil d'administration

Lise Bizzoni, Jean-Benoit Cormier Landry, Marie-Julie Flagothier, Robert Giroux, Julia Pawlowicz, Patrick Poirier et Karianne Trudeau Beauoyer

Conception graphique

Marc-André Cholette-Héroux et Roxane Desjardins

Illustration de couverture et calligraphies

Pascaline Lefebvre

Graphisme de la couverture

Marc-André Cholette-Héroux

Infographie

Isabelle Tousignant

Révision linguistique

Véronique Desjardins

Mœbius est subventionnée par le Conseil des arts du Canada, le Conseil des arts et des lettres du Québec et le Conseil des arts de Montréal. *Mœbius* est membre de la SODEP et de la FQLL.



Conseil des arts
du Canada Canada Council
for the Arts

Conseil des arts
et des lettres
Québec



CONSEIL
DES ARTS
DE MONTRÉAL

Ce cent cinquante-quatrième numéro a été achevé d'imprimer
sur les presses de Marquis imprimeur inc., à Montmagny (Québec),
en août 2017, pour le compte de la revue *Mœbius*.

MAIS L'ENNUI NOUS PREND PARFOIS
PAR SURPRISE, COMME UNE MÉLANCOLIE,
LE RETOUR DE CET ANTIQUE AMOUR DU RÉEL

Avec des textes de

Jean-Marc Beausoleil

Nathalie Boisvert

Jessica C.

Thomas Desaulniers

Charles Dionne

Clémence Gachot-Coniglio

Nicholas Giguère

Carl-Keven Korb

Pierre-Luc Landry

Kareen Martel

Antonin Mireault-Plante

Laurence Pelletier

Michel Pleau

Émélie Provost

Camille Readman Prud'homme

Gabrielle Roberge

Mélina Schoenborn

13,95 \$

ISBN 978-2-924781-02-0



9 782924 781029